

Souvenirs de la  
Générale de  
Rennenkampf

photocopier en  
entier

Souvenirs de la  
d. i. n. a.

Demande de  
devis

npf

Repérage des documents  
à reproduire

- photocopie
- photographie
- microfilm

NOM DU LECTEUR :  
THENES

N° DE CARTE : 8308

COTE : AK 125

P

Fond privé de Remunérat.

Nature et date de la pièce :  
Achemine carton vert  
"Souvenirs de la  
Générale de Remunérat."

Emplacement de la pièce  
(page, feuillet, r°, v°, n°, etc) :  
carton 5 - dossier 6  
(la totalité du dossier)



2

- Non il est vivant. Le froid a empêché la bombe qu'un révolutionnaire lui a lancée, de produire tout son effet. Il n'a rien eu.

Sans plus s'intéresser à cet événement, elle se dirigea vers le théâtre.

o  
o o

Ce jour là, comme chaque matin vers 10 heures, le Général de Rennenkampf se rendait à son bureau à l'Etat-Major du Corps d'Armée. Il était suivi de ses aides-de-camp. En s'approchant de la maison où se trouvaient les bureaux de l'Etat-Major, il vit près de là un individu dont la mine lui parut fort suspecte. Rennenkampf se tourna vers les deux officiers:

- Cet homme est ici pour me tuer, leur dit-il.

Les deux autres essayèrent de l'en dissuader. Mais ce fut peine perdue.

Deux heures après le Général quittait l'Etat-Major, mais au lieu de reprendre le chemin qu'il avait fait en venant, regardant si l'homme était toujours là, il marcha droit à lui en le fixant. Le révolutionnaire sortit alors de sa poche une bombe et la lança contre Rennenkampf.

Par bonheur la bombe le dépassa et éclata à trois pas derrière lui. Le grand froid qu'il faisait à cette époque diminua l'effet de la bombe. Arrivée à terre elle fit entendre un bruit formidable. Les vitres des maisons voisines cassèrent. Un aide-de-camp qui s'était précipité derrière Rennenkampf, lorsqu'il l'avait vu de diriger vers l'homme, fut projeté en l'air, heureusement il n'eut rien que des contusions. Quant au Général il fut simplement assourdi, mais il ne perdit pas son sang-froid. Voyant un soldat qui venait par le chemin d'où l'individu fuyait, il lui cria de lui faire un croc-en-jambe, afin de le faire

BP

tomber dans sa course. L'état d'affollement dans lequel se trouvait le révolutionnaire ne lui permit pas d'entendre ces paroles, pourtant hurlées. Le coup réussit.

Rennenkampf se précipita sur l'homme, ordonna au soldat de s'asseoir sur ses jambes en le tenant, et commanda à son agresseur de lever les mains. Ceci fait, il le fit fouiller par le soldat, qui retrouva dans une poche, une autre bombe plus petite et de la grosseur d'une toupie.

- "Pourquoi ne l'as-tu pas lancée aussi", lui demanda Rennenkampf?

- "J'ai perdu la tête", déclara l'assassin.

On le conduisit à la prison militaire, et sur le champ le Général se rendit avec un aide-de-camp, auprès du Général Selivanoff, le <sup>général de la Région militaire</sup> gouverneur d'Irkoutsk. Il lui fit son rapport de l'attentat dont il avait failli être la victime.

On interrogea le prisonnier. Quoique sa famille connut le Général de Rennenkampf, il avoua ne l'avoir jamais connu personnellement. Comme on lui demandait pourquoi il avait voulu l'assassiner, il répondit "qu'il n'en voulait pas personnellement au Général, mais qu'il faisait partie d'un groupe de révolutionnaire, que son tour était arrivé et qu'on lui avait ordonné de tuer Rennenkampf; qu'il ne le voulait pas, n'ayant pas de motif de haine contre ce Général, mais que s'il ne l'avait fait, il aurait été passé par les armes par ses camarades."

Le Général Selivanoff ordonna de le pendre.

A ceux qui ont parlé de la cruauté de Rennenkampf pendant la Révolution de Sibérie, nous ne pouvons pas ne pas faire remarquer, qu'étant attaqué en pleine rue par un révolutionnaire armé de deux bombes, Rennenkampf se trouvant dans le cas de légitime défense, n'a pas fait usage de son revolver, pour abattre son agresseur comme un chien.

BP

o  
o o

Au premier entr'acte la salle se vida. Les spectateurs se dirigèrent au foyer.

Près de l'orchestre, appuyé sur la barre qui le sépare des premiers fauteuils, examinant la salle où il a peut-être des connaissances, se tient le Général de Rennenkampf.

Depuis quelques instants il lorgne sans cesse vers la loge de son inconnue. Celle-ci a remarqué le manège, mais quel n'est pas son effroi, lorsqu'elle le voit marcher à pas rapides vers sa loge. Il vient souriant, puis s'arrête juste devant la loge voisine où se trouve le <sup>conseiller d'état actuel</sup> Général

(4) Voir et communications

(4) Makharov. La jeune femme a eu chaud....

Tout à sa conversation avec le Général, Rennenkampf jette des coups d'oeil à côté. surtout il tend l'oreille.

- Il y a eu ce matin un attentat contre Rennenkampf, dit une voix. Il vaut mieux partir d'ici, car il peut y en avoir un second.

Effectivement les deux dames et le Général Guibner partirent au salon. A peine étaient-ils installés, qu'elle remarqua à deux pas d'elle le Général de Rennenkampf. Il parlait avec diverses personnes. Il l'avait suivie....

Bientôt un monsieur vint à lui, et commença à lui parler à l'oreille. Le général Guibner qui l'avait vu expliqua:

- C'est le Chef de la Sûreté.

Il était impossible de percevoir ce qui se disait entre Rennenkampf et son interlocuteur, mais la jeune femme entendit tout à coup le général rire de bon coeur, le vit faire un geste de la main, et partir.

Ce n'est que plus tard qu'elle apprit ce qui avait eu lieu entre les deux hommes. Le Chef de la Sûreté avait prié Rennenkampf de quitter le théâtre. Un second attentat

BP

pouvait être vite commis, il devait prendre des précautions, enfin et surtout les spectateurs n'étaient pas tranquilles les esprits étaient surexcités, ils ne pouvaient jouir pleinement du spectacle...

A contre-cœur, laissant là la femme qu'il admirait Rennenkampf était parti.

o  
o o

Après un certain temps eut lieu un bal organisé par le Général Sélivanoff, le gouverneur d'Irkoutsk. Le matin de ce jour, le Général de Rennenkampf se précipita chez Selivanoff pour consulter le livre des invitations. Avec joie il vit que la famille Arakine était invitée. Le soir donc il arriva le premier et se posta à l'entrée avec Selivanoff pour recevoir les invités. Il espérait ainsi que Sélivanoff le présenterait à la jeune femme.

Le malheureux passa toute sa soirée à attendre...pour rien. Arakine étant absent, les dames ne pouvaient pas venir seules. Il pesta contre le mauvais sort qui s'était acharné sur lui, et partit.

Il ne devait plus attendre longtemps.

Une grande fête de Bienfaisance était annoncée pour un jour prochain.

Les dames s'y rendirent accompagnées par le Général Guibner. Le cœur de Rennenkampf bondit lorsqu'il vit qu'Elle était là. Elle dansait avec son aide-de-camp Guilevitch qui lui avait été présenté quelques instants avant.

Tout à coup, en dansant, la jeune femme sent qu'elle s'accroche à quelque chose, et qu'elle tombe...

Rennenkampf se précipite, la relève, lui baise la main, se présente, lui demande pardon en lui expliquant que c'est sa mauvaise habitude de toujours avancer sa

BP

jambe quand il est debout, qui est la cause de sa chute. Au moment où involontairement il fit tomber sa belle inconnue, il causait avec le Général Mek<sup>h</sup>mandaroff, le ~~Commandant de la Circonscription militaire du Turkestan.~~

- Si vous n'êtes pas fâchée, dit-il, si vous me pardonnez, vous me ferez l'honneur et le plaisir de venir au buffet prendre une coupe<sup>2</sup> de champagne.

Elle accepta, et se rendant au buffet rencontra sa soeur qu'elle présenta à Rennenkampf. Guilevitch suivait. Comme elle ne voulut pas de champagne, Rennenkampf alla lui choisir quelques beaux fruits, qu'il lui apporta lui-même. Pendant ce temps Guilevitch écrivait quelque chose sur sa manchette...

- Vous me permettez de venir demain chez vous afin de prendre de vos nouvelles, dit Rennenkampf. Vous ne sentez rien à présent, mais il se peut que vous souffriez après cette chute malheureuse.

La jeune femme accepta. Rennenkampf au comble de la satisfaction dit à son aide-de-camp:

- Prenez note de l'adresse.
- Votre Excellence, c'est déjà fait, répondit Guilevitch.

Rennenkampf fronça les sourcils. Il était visiblement mécontent. Ces procédés ne lui plaisaient guère.

On se quitta. Rennenkampf mit son aide-de-camp à la disposition des deux dames. Enfin il savait qui était cette jolie femme, il lui avait parlé, et il avait son adresse.

C'était une jeune veuve de 29 ans. Elle était merveilleusement belle, son visage impeccable était éclairé par deux grands yeux gris très expressifs, des cheveux chatain foncé l'encadraient. Son allure était noble et majestueuse. Elle inspirait l'amour et le respect. Rennenkampf en rêvait...

Elle était née Léonoutov. <sup>-vonkovich</sup> Son père était mort très jeune avec le grade de lieutenant-colonel. Sa mère

1896  
29  
mi 1897  
par 1894

92 6  
93  
29  
621

BSP

elle se dirigea vers  
elle (jeune). Elle l'accompagna  
à l'école (jeune). Les frères,  
les sœurs, mit les enfants, et la  
résultat en Russie - joint  
un petit par Saint-Carles.

femme profondément intelligente, avait fondé la première école professionnelle de Russie à Taganrog. Cette école existe encore. Vera tenait de son père et de sa mère. De son père, pour son courage et sa volonté, de sa mère pour son amour des humbles, son dévouement à leur cause. A 20 ans on l'avait mariée à un banquier de Saint-Petersbourg. Un an et demi plus tard elle devenait veuve. Après avoir vécu près de sa mère quelques années, elle était venue voir sa soeur à Irkoutsk.

o  
o o

Le lendemain, Rennenkampf, coiffé de l'énorme papakha qu'il affectionnait, vêtu d'une large pelisse, se rendit à la maison du général Arakhine. Le temps était terrible. Il faisait une tempête de neige accompagnée de tonnerre et d'éclairs. Au dire des vieux habitants du pays, on n'avait pas vu de tempête semblable depuis vingt ans.

- Je ne vous attendais pas par ce temps, lui dit la jeune femme.

- Aucune tempête ne pouvait m'arrêter, répond le général de Rennenkampf.

On passa au salon. Rennenkampf selon son habitude animait la conversation par ses traits d'esprit, son langage clair et expressif. En société cet homme était extraordinaire. On aurait difficilement trouvé en Russie un homme aussi chevalier et aussi galant avec les dames. Il n'était pas d'attention qu'il n'eût pour elles. Il séduisait d'autant plus qu'on le savait énergique, exceptionnellement brave, endurant à l'extrême, acceptant de grand coeur la dure vie de ses soldats. Aussi cette transformation de toute sa personne n'était-elle pas sans intriguer tout ce monde qui le recevait.

BP

8

Après quelques moments Rennenkampf demanda la permission de revenir. Sous le charme de ses paroles, on accepta. Quand Rennenkampf fut sur le chemin du retour, il sentit en lui je ne sais quoi qui lui criait: "Confiance". Au reste, il était comme toujours, assez sûr de lui...

Une dizaine de jours après, poursuivant ses assiduités, il arriva joyeux chez la dame de ses pensées, et lui fit cette proposition:

- Voulez-vous me faire le plaisir d'assister à cette promenade que j'ai organisée, au lac Baïkal, où sont mes troupes. J'ai invité un certain nombre de personnes, tout promet d'être ravissant.

Par malheur on refusa. Pauvre Rennenkampf!... Il avait organisé cette excursion uniquement pour avoir pendant quelques jours, sa beauté près de lui. Il en était pour ses frais. Aussi tout le temps que dura le voyage, les télégrammes arrivent-ils toujours plus nombreux et toujours plus tristes. De cette randonnée magnifique il ne voyait rien, sinon qu'Elle était absente...

o

o o

Un soir, chez les Arakhine on se préparait à se rendre au théâtre. Soudain un coup de sonnette, puis un domestique qui annonce:

- Le Général de Rennenkampf.

A peine arrivé à Irkoutsk, il avait bondi chez Elle. A présent il était là, courbé sur la main qu'elle lui avait tendue, la gardant peut-être un peu plus longtemps qu'il l'aurait fallu...

Il avait beaucoup à dire. Un petit accident de conversation allait faire son bonheur.

BP

9

- N'avez-vous pas remarqué, dit soudain la jeune veuve, que tout homme ressemble par son visage, à un animal ou à un oiseau?

Rennenkampf venait de parler des animaux que l'on rencontre dans la région du Baïkal. Elle enchaînait. Ayant dit ces mots, comme le Général ne répondait pas, elle reprit:

- Par exemple, moi, ne remarquez-vous pas que je ressemble à un hibou.

- Vraiment, répond Rennenkampf, mais alors les hiboux sont devenus bien jolis.

Elle avait émis cette idée, sans rechercher la flatterie, rapprochant dans son esprit, la grandeur de ses yeux aux yeux des hiboux. On sait qu'ils les ont fort grands par rapport à leur taille.

- Et moi, dit Rennenkampf, non sans inquiétude, à quoi pensez-vous que je ressemble?

La jeune femme le regarda bien, elle chercha. Un moment elle hésita, allait-elle dire ce qu'elle pensait? Comment la jugerait-il peut-être? Mais Rennenkampf la pressait...

- Vous, vous ressemblez à un aigle.

D'un bond, Rennenkampf est debout, s'approche du fauteuil sur lequel est assise celle qui vient d'émettre la merveilleuse phrase. Tout cela a duré une demi-seconde.

- Alors soyez mon aigle, s'écrie-t-il.

Il est là devant elle, frémissant, fou de bonheur, prêt à tout.

- Je ne sais que vous répondre, répond-t-elle.

- Je ne sais, déclare le fougueux Rennenkampf, si vous allez répondre oui ou non, mais je veux que ce soit oui!

Il a saisi sa main, la couvre de baisers, parle, parle encore, trouve mille mots...

- C'est oui, c'est oui, c'est oui, crie-t-il.

Grisée, fascinée par ce héros, troublée par sa

BP

force, par son courage, étourdie aussi par cette audace elle a à peine la force de murmurer:

- Vous avez répondu à ma place, je n'ai plus rien à vous dire.

o  
o o o

Elle n'a demandé qu'une chose: le secret. Nul ne devra savoir qu'ils vont se marier. Nul n'assistera à ce mariage. C'est l'homme qu'elle épouse, pour lui-même, non pour la gloire dont il est auréolé, non pour ses exploits guerriers, uniquement parce qu'il l'a séduite.

Mais on attendra encore quelque temps. Rennenkampf toujours pressé, se demande comment il parviendra à la persuader. Un télégramme arrive qui arrange tout. On lui annonce qu'il vient d'être nommé au Commandement du IIIème Corps d'Armée de Vilna. Nous sommes le 26 décembre 1906. Fou de joie, embrassant presque ce télégramme qui vient à point pour tout faciliter, il court chez sa fiancée, lui annonce la nouvelle, et en deux mots arrive à vaincre la dernière résistance timide qu'elle faisait.

Aux premiers jours de janvier, dans l'église orthodoxe de Saint-Vladimir, dans le plus grand secret, à la faible lueur tremblottante de deux petites bougies posées sur l'autel, le mariage eut lieu. Dans l'ombre sainte la bénédiction leur fût donnée.

Engagée solennellement par les liens du mariage, non seulement cette jeune femme portera le nom des Rennenkampf, avec noblesse, mais aux moments les plus troubles, les plus dangereux, les plus cruels, elle contribuera à en rehausser l'honneur et la gloire.

BP

Puis ce fut le mariage luthérien chez le Général.  
Ensuite un dîner intime chez le Général Arakhine. Le  
Général de Rennenkampf était au comble du bonheur.

o  
o o

Quelques jours après on partit pour la Russie d'Europe. Tous les derniers jours avaient été fort occupés. Ce n'avait été que réception sur réception. Rennenkampf faisait ses adieux. Chaque régiment, chaque brigade, chaque division, chaque corps d'armée, le Gouverneur, la Société, tous organisaient un déjeuner, un dîner, une soirée en l'honneur de Rennenkampf.

Dans le train qui l'emmenait vers Petrograd il devait recevoir encore bien des témoignages de reconnaissance. A chaque station des délégations de personnages civils et militaires s'approchaient de la portière, adressaient leurs félicitations au général, le couvraient de fleurs, de cadeaux...

On se souvenait avec reconnaissance de l'action de Rennenkampf pendant cette révolution. Il avait sauvé la situation. Et avec quel doigté, quel tact!.. Aussi sa popularité y gagnait-elle. Jusqu'à Pétrograd ce fut un voyage triomphal...

*Вспра благодарна Дженералу  
Ренненкампф*

## VACANCES EN CRIMÉE.-

Souvent nous allions passé les mois d'été en Crimée. Mon Mari venait parfois nous y rejoindre et passer avec sa famille un certain temps.

Un été nous nous sommes installés au Nouveau Simeïz, dans la région d'Aloupka. Mon mari aimait beaucoup faire des promenades lointaines soit à cheval, soit à pied, dans les montagnes. Il lui arrivait souvent de s'absenter pour plusieurs heures, et il ne me venait jamais à l'esprit de m'inquiéter de son absence. Un jour il s'attarda plus longtemps que d'habitude, sans que j'en conçus la moindre inquiétude, et cependant ce jour là il a failli périr.

Il était parti chaussé de chaussures ordinaires et non de chaussures de montagne. Marchant sur le sommet d'une montagne sur un étroit sentier, il glissa et tomba en se saisissant à une grosse touffe d'herbe sauvage et se trouva ainsi, suspendu au-dessus d'un précipice. Sans perdre sa présence d'esprit et n'étant pas sujet au vertige de la hauteur, il fit le plus grand effort de coeur et aussi de ses muscles, et effectuant un juste mouvement vers le haut, toujours sur les muscles du bras par lequel il se maintenait sur le rocher (les montagnes en Crimée sont très rocheuses), il parvint à s'accrocher par son autre main aux pierres et alors il jeta ses deux jambes en haut. Puis faisant bien attention pour que la touffe de l'herbe ne soit pas déracinée par l'effort qu'il communiquait à la main qui la tenait, il parvint, doucement, sans se hâter, à se hisser de tout son corps au sommet du rocher qui terminait le pic de la montagne. Ensuite il s'écarta du bord du précipice, toujours lentement, et ce n'est qu'alors qu'il lâcha prise et se releva entièrement. Il ne se sauva que par miracle, et revenu à la maison tout en poussière et trempé jusqu'au dernier fil de sa chemise, à cause de l'effort surhumain qu'il dut produire, il me raconta en riant

ce qu'il lui était arrivé. Une fois de plus je pus admirer son intrepidité et sa présence d'esprit. Le plus petit mouvement faux qu'il aurait pu faire, aurait inévitablement entraîné sa chute au fond d'un de ces précipices dont abondamment les montagnes de Crimée, et jamais on n'aurait pu le retrouver dans les fouillis et les broussailles qui le masquent totalement.

-----

Une autre fois, mon mari partit loin dans les montagnes, et s'étant trompé de chemin, avant de sortir sur la route pour rentrer à la maison, il rencontra des bergers de montagnes qui faisaient paître leurs troupeaux de moutons. En un clin d'oeil il fut entouré de tous les cotés par d'énormes chiens de garde des bergers qui sont toujours très méchants et peuvent mettre un homme en pièces en quelques minutes. Mon mari savait cela? Les bergers courraient de tous les cotés, avec des grands cris, armés de bâtons, pour sauver mon mari des dents des chiens. Mais le général Rennenkampf comprit tout le danger et se rendit aussi compte que les bergers n'arriveront pas au temps, que leur aide sera tardive et qu'il n'évitera pas les dents des chiens. Il ne fut pas désespéré, sans perdre une seconde il se jeta à quatre pattes et même se mit à aboyer. Les chiens furent probablement stupéfaits et s'arrêtèrent auprès de lui comme pétrifiés et même se mirent à remuer de la queue. Ici les bergers s'approchèrent en courant et en voyant ce tableau, dirent: " Ton Dieu est heureux qu'il t'a fait comprendre ~~xxxxxxxxxxxx~~ d'agir ainsi, sans quoi il te serait arrivé un malheur." Puis ils éloignèrent les chiens et mon mari sain et sauf arriva à la maison.-

-----

С  
S  
E

Самуилов  
Красовин  
Великанов

РЕЙНЕНКАМФ

Ремникант

НИКОЛАЕВНА

ВРА ЛЕОНУТОВА  
Людмила

ВРА

ВЕРУКА

ПАВЕА

ВЕРУКАЯ

КАРЛОВИЧ

ЛУБОЗКА

ГУМБИНЕН

ИНСТЕРБУРГ

Mémoires de R

Rennenkampf, le Favori du Tzar.

A-t-on assez épilogué, assez raconté sur les faveurs dont Nicolas II accabla le Général de Rennenkampf!

Des livres font foi de ces calomnies, des articles ont paru dans la presse sur le même sujet, et l'un d'eux a même eu pour titre: "Rennenkampf, le Favori du Tzar".— Certains auteurs ont même certifié que le Général de Rennenkampf était simple colonel de Cosaques en 1906 lorsque le Tzar le chargea de pacifier la Sibérie ~~en~~ révolution, et que ce fut là qu'il gagna les étoiles de général et la haute fonction de Commandant des Troupes de la Circonscription Militaire de Vilna.

L'on sait que Rennenkampf fut nommé Général-Major en avril 1900, avant la guerre russo-chinoise; qu'il fut nommé Général-Lieutenant en juin 1904, pendant la guerre russo-japonaise; et qu'il ne devint Général de la Cavalerie qu'en décembre 1910, soit cinq années après la révolution de Sibérie. Ajoutons qu'il ne devint Commandant des Troupes de la Circonscription Militaire de Vilna qu'en février 1913: il y avait sept ans écoulés depuis la pacification de la Transbaïkalie... et il avait commandé le IIIème Corps d'Armée (Vilna) pendant six longues années: fait tout à fait exceptionnel.

Une courte étude permet de se faire une idée exacte de la carrière "favorisée" du Général de Rennenkampf. Il suffit de la comparer à celles des généraux Samsonov, Polivanov, Rouzsky, Soukhomlinov, Jilinsky, Martson, Ekk, Sievers, Redigher et Epantchine.

En citant ces généraux, nous n'avons pour but que d'utiliser les renseignements de personnages connus et tous plus jeunes en service que Rennenkampf; à l'exception, toutefois, de Soukhomlinov, qui commença sa carrière en 1865, <sup>à l'E.K. en 1868</sup> et de Martson <sup>et Redigher</sup> qui la commencèrent ~~en 1865~~ / la même année que le "Danger-Jaune".

Rennenkampf commença sa carrière en 1870, Samsonov en 1875, Polivanov en 1871, Rouzsky en 1872, Jilinsky en 1873, Sievers en 1871 et Epantchine en 1874.

Rennenkampf met 30 ans à devenir général-major, Samsonov 27 ans, Polivanov 29 ans, Rouzsky 24 ans, Soukhomlinov 25 ans, Jilinsky 27 ans, Martson 29 ans, Ekk 29 ans, Sievers 29 ans, Redigher 24 ans, Epantchine 26 ans.

Avant de devenir Général, Rennenkampf reste 6 ans 1/2 général-lieutenant, Samsonov 5 ans, Polivanov 5 ans, ~~les autres~~ les autres également 5 ans.

La croix de Saint-Wladimir de 4ème classe est donnée à Rennenkampf en 1899: il a 29 ans de services. Pour les autres, quand on la leur donne, ils ont: Samsonov 21 ans de services, Polivanov 24 ans, Rouzsky 19 ans, Soukhomlinov 14 ans, Jilinsky 26 ans, Martson 22 ans, Ekk 12 ans, ~~Sievers~~ Redigher 19 ans, Epantchine 20 ans.

La croix de Saint-Wladimir de 3ème classe est donnée à Rennenkampf en 1903: il a 33 ans de services. Pour les autres, quand on la leur donne, ils ont: Samsonov 25 ans de services, Polivanov 29 ans, Rouzsky 22 ans, Soukhomlinov 18 ans, Jilinsky 29 ans, Martson 30 ans, Ekk 24 ans, Sievers 27 ans, Redigher 22 ans, Epantchine 22 ans.

Tous reçoivent, entre 1903 et 1910, la croix de Saint-

Wladimir de 2ème classe: le Général de Rennenkampf ne la reçut  
~~jamais~~ qui pour Soukhomlinov (20 août 1914)...

La croix de Saint-Stanislas de 3ème classe est donnée à Rennenkampf en 1884: il a 14 ans de services. Pour les autres, quand on la leur donne, ils ont: Samsonov 5 ans de services, Polivanov 7 ans ~~ans~~, Soukhomlinov 10 ans, Jilinsky 7 ans, Martson 8 ans, Ekk 11 ans, Sivers 8 ans, Redigher 8 ans, Epantchine 4 ans.

La croix de Sainte-Anne de 3ème classe est donnée à Rennenkampf en 1888: il a 18 ans de services. Pour les autres, quand on la leur donne, ils ont: Samsonov 10 ans de services, Polivanov 11 ans, Rouzsky 6 ans, Jilinsky 15 ans, Martson 8 ans, Sivers 8 ans, Redigher 11 ans, Epantchine 10 ans.

La croix de Sainte-Anne de 4ème classe est donnée à Rennenkampf en 1907: il a 37 ans de services. Pour les autres, quand on la leur donne, ils ont: Samsonov 30 ans de services, Polivanov 34 ans, Rouzsky 33 ans, Soukhomlinov 31 ans, Jilinsky 32 ans, Martson 35 ans, Ekk 37 ans, Sivers 33 ans, Redigher 29 ans, Epantchine 32 ans.

Avec cela, Rennenkampf n'a jamais reçu la croix de Sainte-Anne de 4ème classe

Samsonov reçoit "l'Aigle Blanc" en 1909, Polivanov en 1912, Rouzsky en 1911, Soukhomlinov en 1905, Jilinsky en 1912, Martson en 1913, Sivers en 1913, Redigher en 1905. Rennenkampf ne le reçut jamais.

Samsonov reçoit l'Ordre d'Alexandre Nevsky en 1913, ~~Rouzsky~~ Rouzsky en 1913, Soukhomlinov en 1910, Jilinsky en 1913, Redigher en 1909. Rennenkampf fut oublié.

Soukhomlinov et Redigher ont reçu les "Brillants d'Alexandre Nevsky", l'un en 1913 et l'autre en 1912. Rennenkampf, là aussi, fut oublié. Quels sont les mérites des autres devant la Patrie?

J'ai cité les noms des généraux Samsonov, Polivanov, Rouzsky, Soukhomlinov, Jilinsky, Martson, Ekk, Sivers, Redigher et Epantchine. J'ajoute quelques mots sur leur service.

Écartons Soukhomlinov qui ne prit pas part à la guerre russo-japonaise, de sorte qu'on se demande en vertu de quels mérites il fut ministre de la guerre; écartons aussi Redigher, écartons même Polivanov...

Il reste alors ceci:

Samsonov et Ekk étaient pendant la guerre russo-japonaise sous les ordres de Rennenkampf: Ekk constamment, Samsonov pendant les batailles du Cha-Ho. (*Cha-Kho*)

Epantchine était sous les ordres de Rennenkampf à Vilna. Quand Rennenkampf était Commandant des Troupes de la Circonscription, Epantchine était Commandant du IIIème Corps d'Armée.

Martson était, pendant la guerre russo-japonaise, chef <sup>(commandant supérieur d'une de ces)</sup> d'état-major de la 3ème armée de Mandchourie. <sup>celle</sup> Après ~~la~~ guerre, il devait normalement recevoir une division: il reçut un Corps d'Armée, le XVème.

Rennenkampf qui commandait le VIIème Corps de Sibérie pendant la guerre russo-japonaise, resta Commandant de Corps jusqu'en 1913. Martson seulement jusqu'en 1909. Rennenkampf reste huit ans Commandant de Corps, Martson 3 ans et 3 mois seulement.

Jilinsky ne fut jamais militaire; en 1904-1905 il était chef d'état-major de la cour d'Alexeiev et se rendit célèbre par ses intrigues. Néanmoins il ne resta que 3 ans 1/2 Commandant de Corps.

Sievers ne prit pas part à la guerre russo-japonaise; il était inférieur à Rennenkampf, puisqu'il était chef d'état-major de la Circonscription de Vilna quand Rennenkampf commandait le IIIème Corps d'Armée

Rouzsky était chef d'état-major de la 2ème armée de Mandchourie pendant la guerre russo-japonaise. *(commandant inférieur à celui de R...)* Après la guerre, au lieu de recevoir une division, il reçut un Corps d'Armée. Et lui aussi ne demeura que 2 ans et 3 mois Commandant de Corps.

Et cependant, aucun des généraux cités ne se sont signalés, pendant la guerre russo-chinoise et la guerre russo-japonaise, comme le Général de Rennenkampf; aucun ~~ne~~ fut utile à sa patrie comme Rennenkampf pendant la pacification de la Transbaïkalie, et la preuve de la haute valeur des troupes du IIIème Corps d'Armée et de la Circonscription Militaire de Vilna n'est plus à faire.

Rennenkampf méprisait les honneurs, les croix, les titres. Mais l'histoire tient compte de ces riens qui semblent ~~ne~~ équitablement récompenser les services à la patrie. Si les précédentes lignes font preuve de l'idiotie de la légende du "favori" Rennenkampf, comme elles font preuve des énormes injustices à son égard, — ~~seules~~ <sup>5 ou 6</sup> deux choses resteront à sa gloire: il fut le seul des <sup>qui il y avait en Russie</sup> Chevaliers de Saint-Georges de 3ème classe qui n'obtint pas sa croix par des intrigues mais sur le champ de bataille, en 1900. Et il était le seul général russe portant l'inestimable "Sabre d'Or enrichi de brillants". Cela compte.

Il y avait une différence <sup>générale</sup> troublante entre les anciens aide  
de camp de mon mari, Keiseler et Ghileritch et les nouveaux  
Grenn et Vajersky. Les anciens étaient vraiment "nos gens"  
proches et intimes non seulement avec mon mari, mais à toute  
la famille qui venait chez nous simplement, sans étiquette;  
Keiseler était marié et il n'était pas rare que je visse avec mon  
mari chez eux. Keiseler et Ghileritch étaient hors de tout soupçon  
c'étaient des gens entièrement honnêtes, des officiers-chaudrons  
on voyait leur affection, leur estime, leur respect et aussi leur crainte  
envers le général, mais cela ne les empêchait pas de prendre part  
à notre vie, à nos intérêts, de vivre avec nous. Le service fini, et  
les affaires terminées, ils devenaient les gens de la maison.  
Quant aux nouveaux ils étaient tout à fait étrangers  
loin de nous. Grenn fut envoyé par Souchomlinov. Je le connais-  
sais peu, il se tenait d'une façon un peu étrange, était renfermé,  
comme s'il se cachait, on disait "qu'il boit" mais nous ne l'avons  
jamais remarqué. Il ne venait chez nous qu'officiellement souvent  
il souffrait de fièvre, comme il le disait lui-même et alors même ne  
quittait pas son lit. Une fois mon mari est allé le voir  
car il était célibataire et n'avait personne auprès de lui et  
en plus de ceci, nouvellement arrivé à Vilna, etonger à tous  
et mon mari voulut aussi vérifier les bruits comme quoi  
Grenn buvait, mais ceci ne se justifia pas, car le général  
le trouva vraiment malade au lit et il n'était pas bu.  
Etait-ce le hasard, ou ce qu'on disait était faux, mais com-  
me je l'ai déjà dit, cette fois rien de pareil ne se trouva  
confirmé. Par son aspect, Grenn, était indubitablement mieux  
que Vajersky, il était très content, seulement très pâle et  
fâché sans vie. C'est ainsi qu'il demeura pour nous tous une énigme.  
Quand il fut malade, c'est moi qui donna à mon mari l'idée  
d'aller le voir, pensant qu'il pourrait avoir besoin de quoi que ce soit.  
On disait qu'il ne fut nommé auprès de mon mari comme  
aide-de-camp, que parce qu'on avait assez de lui dans son  
régiment, à cause de ses fréquentes maladies et son inutilité.  
Mais ce ne restait qu'à l'état des "en-dit", et rien de concret  
n'ayant pas été établi.

Quand il fut au front en P.O., dans la ville de Vitus, des  
commères, disaient que Jerm avait une "dame de coeur"  
et qu'il lui envoyait du front divers objets, fourrures, étoffes etc.  
Mais personne n'attribuait de l'importance aux histoires  
de femmes et d'ailleurs on n'avait pas du temps à perdre.  
On disait aussi que dans l'habileté et l'adresse de profiter de  
bien d'autrui en P.O. il ne se laisse pas devancer par Vajersky.  
Avant la guerre Jerm était peu de temps auprès du général  
et après son départ pour le front, il n'a pas dû revenir à Vilna  
car je n'ai jamais vu ni Vajersky, ni Jerm, bien qu'il se  
peut qu'ils soient venus de passage dans la ville sans que  
je les rencontre car nos relations n'étaient pas telles pour  
qu'ils viennent chez moi.

En général mon mari n'était pas intime avec  
eux et ne faisait que les supporter. On avait besoin de l'un  
pour l'interférence - l'économie de la maison - l'autre  
avait été donné d'en-haut par Sankoulinov et la discipline  
et la nécessité d'être correct ne permettait pas de l'éloigner  
bien qu'il était entièrement inutile en général. Rem

De quoi mon mari le gen. R. aimait à s'occuper. /

Mon mari dessinait et peignait avec des couleurs à l'huile, assez bien. Dans sa maison de famille dans la propriété Pankull où il naquit il y avait beaucoup de tableaux de lui. Plus tard il n'avait pas le temps de s'occuper de cet art, ce dont il regrettait beaucoup. A mon chagrin, ses tableaux périrent pendant l'incendie de la maison quand les temps étaient troubles et les bandes des révolutionnaires, allaient et incendiaient les propriétés. Les Français aimaient beaucoup la famille Remy, et plusieurs en risquant leurs vies sauvaient les objets, par hasard un tableau de mon mari <sup>à l'aquarelle</sup> se conserva, mais lui aussi fut perdu plus tard à la Révolution.

En général toute la famille des Remyenbampf était douée. Sa fille aussi peignait fort bien et sa sœur Olga Heller était la collaboratrice du journal "Niva" où elle envoyait ses dessins et à plusieurs grands personnages ~~de~~ monde de Petersbourg elle composait des séries entières de meuble de style ~~par~~ aux dessins gravés aux lavis et aussi faits à la peinture, on obtenait ainsi que quelque chose de féerique. Son neveu, sapeur de la garde, était inventeur (W. W. Remyenbampf) de plusieurs appareils (inventions) pour l'art militaire et pour l'électricité.

Le gen. R. était un grand amateur des collections de timbres-poste; il possédait des timbres-postes remarquablement anciens et rares, tout perit de la révolution à Bagamboc. Il collectionnait aussi des monnaies rares étant numismate russes et polonaises, et sa collection possédait 3.000 pièces.

Pour ces collections il a fait commander spécialement sur son dessin, une armoire en style russe avec des ornements en bronze et qui se terminait <sup>au haut</sup> par une isba russe. Ces collections étaient dans un très grand arde, qu'il surveillait toujours lui-même.

Le général R. aimait la chasse et la chasse à course aussi, et il avait une grande collection de cornes, et de bois de cerf et une magnifique tête de élan orné de bois superbes; cette collection ainsi qu'un énorme aigle enfailli, ornant notre grande salle à manger.

Il était un grand connaisseur et amateur de vases, que nous avions fort nombreux, il y avait parmi eux un vase - plat de l'époque de Jésus-Christ en bronze très sombre brune (café) sur des petits pieds avec représentant deux poissons, que mon mari aimait beaucoup. Connaisant que le gen. Rem. <sup>est</sup> un grand connaisseur et amateur de vases, le gen. Iekhmandarov, son ami lui fit présent, le jour de notre mariage, d'un magnifique vase en argent du travail japonais, émaillé, ~~classé~~ ce vase avait un couvercle et représentait sur ses parois un aigle d'une exécution très artistique on voyait chaque plume de l'oiseau. Tout ceci fut en Russie.

Mon mari aimait aussi les tapis, il n'en avait pas beaucoup, dix ou douze, mais ~~un~~ très beau travail des vieux tapis de Perse, de Ukin, il n'aimait pas les tapis d'Europe.

Mais la collection <sup>favorite</sup> la plus aimée du gen R. était celle des armes. Il aimait du général les bonnes armes et dans les sabres, exigeait des lames parfaites, et en avait de magnifiques anciennes très tranchantes et affectionnait beaucoup les sabres recourbés (turques).

Il avait une masse <sup>incalculable</sup> d'armes, à part ce qui il portait et il portait en changeant, tantôt un sabre tantôt un autre d'armes anciennes, sabres, épées, cimeterres, et poignards. Dans les murs de son immense cabinet de travail étaient couverts par ces armes, qui n'étaient pas de prix, car comme le j'ai déjà dit les armes étaient anciennes et fort rares. ~~Dans les murs~~ même il y avait un ancien canon en bronze, qu'on n'utilise pas maintenant, le canon de la longueur <sup>de 3/4 de</sup> mètre environ reposait sur un affût en fer assez bas. Cela ornait beaucoup la pièce, la place du canon était auprès du portrait de l'Empereur Nicolas II posé sur un chevalet. L'Empereur était représenté dans l'uniforme de campagne du tirailleur.

Il aimait beaucoup les animaux, nous avions toujours des chiens de race pour lesquels il trouvait le temps de les dresser, la plus belle bête que nous avions en était un bulldog anglais primé, de baron Bornasen, si je ne me trompe pas. Mon mari avait aussi un très bel aquarium pour les poissons et acquit ensuite un second aquarium de verre avec des poissons microscopiques, dont une "chambrée" très bien et que nous avions surnommée "Chaliapine". Nous avions également une cage avec de minuscules <sup>oiseaux</sup> perroquets d'Australie.

Avec les domestiques et les employés mon mari était très poli, n'élevait jamais la voix et était toujours très égal. Tous l'aimaient et le respectaient, même pendant la révolution les domestiques ne nous abandonneront pas et nous suivirent partout et nous demeurèrent fidèles jusqu'à ce que je fusse à l'étranger sans pouvoir les rendre avec moi.

La particularité caractéristique de mon mari  
était qu'il n'habitait toujours sans l'aide des do-  
mestiques et personne ne osait pas lui mettre  
son manteau, connaissant son habitude qui était  
connue ~~de~~ non seulement chez nous à la maison  
mais aussi à l'Etat Major, chez les connaissances et  
au Cercle Militaire.

---

M ES SOUVENIRS.-

Vajievsky

Le lieutenant Vajievsky devint aide de camp pour pourvoir aux soins administratifs de la maison de mon mari quand il fut nommé Commandant des Troupes de la Circonscription.

Ce que je puis dire de lui, c'est qu'il comprenait très bien tout ce qui se rapportait au domaine de l'administration de la maison, tout était en ordre, le jardin, les serres, les fleurs, l'éclairage, le chauffage, ne laissaient rien à désirer.

Mais bientôt j'eus la certitude entière, qu'il n'y avait point en lui d'honnêteté et de probité. Il est vrai qu'il était fort rusé et savait très bien cacher sa vraie figure, ainsi que les traces de son âme ext de ses actions mesquines.

Vis-à-vis du général Rennenkampf il était tout tremblant et plein d'attention et de respect quand mon mari lui disait quelque chose, il était aussi très obligeant et faisait toute chose fort rapidement.- Il ne s'efforçait de tout faire et ne craignait que parcequ'il avait toujours peur que ses petites déprédations ne soient pas découvertes par ses supérieurs. Il m'est arrivé tout à fait par hasard, de le surprendre dans des actions mesquines et ~~sautes~~ fort viles, dont je parlerai ci-dessous.-

Les relations entre lui et mon mari étaient tout à fait officielles, pas comme avec les autres aides-de-camp, car mon mari n'avait jamais eu de tel aide-de-camp; Vajievsky n'était pas l'aide de camp personnel de mon mari, et étant chargé des soins de l'administration, c'est moi qui étais le plus en contact avec lui.-

Il ne venait jamais chez nous que pour des questions du service, ou sur l'ordre du gén<sup>l</sup>, de même que nous même nous n'avions jamais été chez lui, bien qu'il habitait la même maison que nous, dans l'appartement du rez-de-chaussée, isolé du reste de la maison. Il était marié et avait une petite fille. Je n'ai

appris ceci, que parcequ'il avait demandé la permission pour son enfant de se promener et de jouer dans le grand jardin-parc situé derrière la maison.

Il avait son appartement dans la maison parce que les ~~domestiques~~ serviteurs tels que le jardinier, le chauffeur, le surveillant général, le monteur, l'électricien et son aide, ainsi que les gendarmes de service étaient sous sa dépendance et parcequ'il avait constamment des ordres à leur donner.-

Tout à fait par hasard je connus qu'il avait une petite maisonnette à lui, à Vilna à l'Antokol ( lieu adjacent à la Vilfa). Parmi les autres devoirs qui lui incombait il devait s'occuper de la fourniture du bois, dont on faisait toujours de grandes provisions, la dépense en étant très élevée à cause de ce que nous avions station électrique et en plus de ceci la maison était, très grande était chauffée au bois.- Mon mari lui confiait aussi les soins pour l'achat du fourrage pour les chevaux, qui étaient plusieurs; il surveillait l'état de l'automobile et la fourniture de l'essence. Le jardinier était aussi sous ses ordres car c'est lui qui lui transmettait mes ordres. Les deux gendarmes qui se trouvaient toujours dans l'entrée de la maison et qui habitaient une chambre adjacente à l'entrée, lui étaient également soumis. L'intendant qui avait pour devoir d'enrôler des ouvriers pour le jardin, et des femmes pour le grand nettoyage de la maison, était aussi sous sa dépendance.

L'extérieur de Wajievsky était aussi misérable que son âme; c'était un petit homme blond, chauve, alerte, toujours en mouvement. Mon mari ne le voyait et ne lui parlait que pour affaire, quant à moi je le voyais aussi rarement, les ordres et soins à donner pour la maison étant presque toujours les mêmes. Ce n'est que pour des cas exceptionnels, extraordinaires qu'on le faisait mander pour donner des instructions et de directives. Il m'était instinctivement désagréable et mon instinct ne me trompa pas.-

Une fois au printemps je sortis sur la grande veranda qui donnait sur le jardin, quand ma fille Olga, alors âgée de 12 ans,

toute en larmes vint à moi, me dire son chagrin. Chaque matin avec sa gouvernante (une française) elle descendait dans le jardin, avant que je ne me réveille, pour suivre avec un intérêt passionné comment poussent dans les serres les premiers petits concombres. C'était pour elle un plaisir journalier, que de descendre dans le jardin et aller trouver le jardinier, qui venait alors et soulevait la couverture de paille des serres et lui faisait voir les concombres qui chaque matin devenaient de plus en plus grands. Le jardinier lui avait promis de la laisser cueillir elle-même les premiers concombres, dès qu'ils seront assez grands. Avec impatience elle attendait cette matinée, et voilà aujourd'hui quand elle croyait déjà pouvoir me <sup>les</sup> l'apporter.... ils ne se trouvèrent pas dans les serres. Le jardinier était stupefait et très peiné. Les concombres disparus qui les a pris ?... Personne hormis lui ne venait aux serres? La gouvernante de ma fille décida alors de surveiller celui qui était venu en cachette y mettre sa main. Quelques jours plus tard le voleur était attrapé.... C'était l'ordonnance du lieutenant Vajievsky, qui sur l'ordre de son officier, portait dans un petit panier appartenant à Vajievsky, nos concombres couverts par-dessus par des feuilles. Mon mari n'était pas à la maison, je sortis sur la veranda et la gouvernante m'amena le malheureux ordonnance qui était fort confus et qui bafouillait que " ~~XXX~~ Sa Noblesse " lui donna lui-même ce panier et lui ordonna d'apporter les petits concombres des serres. Je ne voulus pas faire une histoire de tout ceci et je lui dis : " Transmets au lieutenant Vajievsky de ma part, que je voulais ~~transmettre~~ moi aussi goûter les premiers concombres et que s'il voudra une autre fois manger les concombres des serres, il n'a qu'à venir en personne me les demander, qu'il ne t'envoie jamais dans le jardin. Ce n'est pas ta place. Va."

La situation était terrible. L'officier apprenait à l'ordonnance de voler et ce dernier ne pouvait pas lui désobéir. Je compris que d'un homme comme Vajievsky on pouvait s'attendre à tout, il ne s'agissait pas des concombres.... on pouvait attendre quelque

4- chose de pire et je me décidai de dire tout à mon mari. Quand je lui disais avec émotion tout ce qui s'était passé, il me répondit : " Voyons Véra, voyons, ma conception de l'officier est liée à ~~quelques~~ de la chevalerie, et voilà tout d'un coup une aussi vile histoire. Est-ce que cela peut être ?... Dans tout ceci il y a quelque chose qui ne va pas." Je sortais de son cabinet de travail, ayant fait mon devoir. Je ne sus jamais, comment le général se débrouilla dans cette histoire de Vajievsky, lui a-t-il parlé, éclaira-t-il quoique ce soit. Nous ne sommes jamais revenus sur cette question. Mes concombres étaient depuis lors toujours intacts et à leur place. Mais comme il me semble, mon mari ne pouvant pas admettre une telle action de la part d'un officier, avait sans doute pensé que j'avais été induite en erreur.

Or, parés un certain temps, mes doutes sur Vajievsky se confirmèrent de nouveau. ~~Etant~~ ~~malade~~, j'allais me soigner à ~~Karlsbade~~ Karlsbade, puis mon mari et mes enfants et moi, nous partîmes pour la Crimée nous reposer ~~à~~. La maison était restée vide, Vajievsky devait prendre soin de tout et tout surveiller. Quand nous retournâmes de Crimée, je sortis sur la veranda, et je remarquai tout de suite la disparition en masse des buissons de roses blanches, d'énormes roses blanches que j'aimais le plus. Le jardinier était justement dans le jardin en train de vaquer à ses occupations, je l'appelais pour lui demander ce que sont devenues mes fleurs, mes roses favorites. Le jardinier me répondit: " Ne me trahissez pas Votre Haute Excellence, sinon je perdrais ma place. Le lieutenant Vajievsky m'ordonna de ~~aller~~ deterrer les roses et les transplanter dans son propre jardin à l'Antokol, autour de sa maison. Vous pouvez vous en convaincre Vous-même. Je crus alors que c'est par votre ordre, que vous n'en voulez plus de ces roses, que vous désirez en planter d'autres et que vous avez donné celles-ci au lieutenant."

Je ne pus retenir des larmes de dépit pour une telle effronterie, et de chagrin pour ces roses que j'aimais tant. Je le dis de nouveau à mon mari, mais voyant mon émotion et mon agitation quand

je lui disais ces choses, ~~il recommença~~ de nouveau il ne put pas admettre l'idée qu'un officier ait pu dérober de cette façon les buissons des roses et quand je lui dit que c'est le jardinier lui-même qui me dit qu'il était envoyé pour travailler dans le jardin de Vajievsky, sans quoi comment pouvait-il connaître sa maison, mon mari me répondit qu'il est possible que Vajievsky l'ait envoyé pour travailler, que nous étant absents, le jardinier delaisa le jardin et les roses peurent perir, sécher. Je fus très dépité que le gen. R. était aussi aveugle envers ce petit valeur mesquin et qu'il n'admet<sup>ait</sup> point l'idée qu'en général un officier puisse agir ainsi. Il ne pouvait être question d'une enquête parmi les domestiques, mon mari considerant ceci comme degradant, d'autant plus que j'avais promis au jardinier de ne pas le denoncer, puisque'il craignait de perdre sa place.

Voilà deux cas, quand le lieutenant Vajievsky se montra dans une très mauvaisee lumière, et comment savoir, si dans bien d'autres choses il était toujours honnête, la maison et tout ce qui y avait trait m'appartenait, et peut être encore chose encore adhera à ses mains pendant la periode de son administration.

Un troisième cas se produisit encore, cette fois-ci beaucoup plus effronté que les deux premiers. C'était quand mon mari, le gen. Rennenkampf fut adjoint ( mis à la disposition) du ministre de la guerre Soukhomlinov, quand il fut révoqué de son commandement de la lère armée et qu'il était parti pour Petersbourg.. . Je me preparais à quitter le palais du Commandant des Troupes et Vilna aussi, je remettrais toutes mes affaires pour les oeuvres de bienfaisance et pour l'école de la Croix ~~Белая~~ Blanche. Ayant pris dans la maison du Commandant des Troupes tout ce qui m'appartenait et l'ayant envoyé à Petersbourg, j'exigeais de l'ingenieur du département de la guerre à Vilna, qui était en même temps le ~~général~~ gérant du Palais, le colonel... ( je ne me souviens plus de son nom) de venir recevoir d'après l'inventaire, tout le mobilier et tous les objets de la maison que nous avons habité. La situation de ce colonel était , comme je le voyais torturante, il était clair, qu'il souffrait et aussi il refusait de faire ce que je lui demandais. Il me dit que c'est au-dessus de ses forces de nous controler ( verifier) mais j'insistais en disant que c'est d'après Boh

initiative ~~en~~ que cela doit se faire, que je veux que ceci soit fait à cause des bruits provenant de nos ennemis, que j'allais partir pour Petersbourg, quitter cette maison. Dieu sait qui allait venir et sans de cette maison ce qui il voudra; que moi je veux partir sans tâche, et avoir un reçu, que à mon départ tout était resté sur place comme au jour de notre arrivée dans cette maison. Et j'ajoutais enfin que sachant comment il est disposé à notre égard il ne refusera pas ma demande et l'exécutera exactement comme je le demandais. Il me baïta la main et commença avec moi l'inventaire de la maison, en faisant par toutes les chambres la longue liste dans sa main. Tout fut trouvé à sa place et après quelques heures de travail, il partit en me donnant le reçu. En partant je lui dis: "Maintenant je quitte cette maison avec sous sans rien prendre, pour ne jamais y revenir." Le colonel eut très cher, rien que l'aspect de sa figure le disait clairement.

Je demeurais à Vilna un certain temps dans un appartement privé pour terminer toutes mes affaires, quand un beau jour la femme de chambre vint m'annoncer le gendarme du palais. Je le fis entrer et il me dit alors qu'à peine était-il parti du palais, que le lieutenant Vojessky arriva de front et la première chose qu'il fit en apprenant que le palais est vide, c'est de prendre dans le vestibule le magnifique porte-manteaux en chêne clair avec une grande glace et le faire porter dans son <sup>appartement</sup> ~~maison~~ après quoi il dépoussa à son tour dans sa propre maison. Cela ne m'étonna pas, j'attendais de cet homme, une telle action, car c'était dans son caractère. Je dis alors au gendarme: "Pourquoi ne le direz-vous pas ceci au colonel - ingénieur qui quitte la maison à mon départ?" L'homme répondit, qu'il serait fâché de le faire part mon entumise, car eux, étaient fiers. Je mandais le colonel chez moi par une lettre et quand par le même gendarme et quand il vint chez moi je lui fis par de cette histoire, et il me remercia de l'avoir avisé, car il aurait dû répondre de la disparition du meuble Vojessky étant parti du palais, et les gendarmes n'auraient été nommés ailleurs.

Je m'imagine ce que cette personne a pu faire en P.O. où il était difficile de le surveiller. On disait bien à Vilna qu'il avait envoyé toute une voiture d'objets divers de P.O. dans la maison sur l'Antokolski. Je ne sais si cela est vrai, car dans le palais où sa femme occupait un appartement ~~à~~ je n'ai jamais vu venir des objets envoyés pour elle par lui. Quant à sa femme, je ne la connaissais presque pas, silencieuse, elle ne me dérangerait pas du tout et je ne saurais dire quelle personne c'était mais dans tous les cas on ne peut pas la comparer au mari. Elle ne venait pas chez nous, mais quand la guerre commença et toutes les dames se mirent à travailler chez moi dans le Comité de confection de linge pour les blessés et pour l'envoi de différents objets de première nécessité aux soldats, ainsi que de médicaments pour les hôpitaux, elle vint demander très respectueusement et poliment, l'autorisation de travailler et elle venait souvent travailler aux besoins de la guerre, elle se conduisait très bien, modestement et poliment travaillait avec énergie et était très serviable. On pouvait comprendre que son mari ne lui était pas très agréable elle ne paraissait pas être heureuse sans toutefois dire quoique ce soit sur sa vie intime. Moi, tout au moins je n'ai jamais rien entendu d'elle.

Une fois entre autres choses, j'ai entendu dire que son mari lui envoyait quelques feaux des skuns dont elle se fit une gilette et un manchon. Personne n'eut même pas l'idée que ces feaux de skuns ont pu être pris en P.O. sans être payés, chacun pensait que son mari les acheta et les lui envoyait. C'était naturel, sans quoi quelle femme en aurait parlé hautement, si suffoqué qu'elle même ignorait leur provenance. Ce n'est que quelque temps plus tard que nous entendîmes parler de l'indignation du prince Bels.-Bel. qui était avec la 1<sup>re</sup> Armée en P.O. et qui fut interrogé par le procureur aux objets des skuns, frais, comme ceux de certains dépôts en P.O., dépôts vidés et amenés pour les hôpitaux. Le prince aurait

"Gropa-t-on que je serais l'enté moi prince Bel - Bel. J'ai une  
telle misère, que fait seulement porter une femme de chambre."  
Voilà ce qui arriva jusqu'à nous. Est-ce ainsi, en non  
ya-t-on ajouté ou retranché quelque chose, je ne l'aurais  
dit, mais il est probable que si quelque chose était  
mal gardé, Vajersky eut pu prendre quelque plaisir de  
Skens.

Plus tard habitant Pet. avant la révolution  
quand mon mari n'était plus aux affaires, marchant  
un jour le long du canal de Pochomochy, je vis une  
dame qui s'exclamant joyeusement, se précipita  
vers moi - ce qui m'étonna - et se mit à m'em-  
brasser les épaules et les mains, ce qui m'éton-  
na encore plus. C'était la femme de Vajersky  
changée à telle point que je eus de la peine à  
la reconnaître, et qui en pleurant me disait  
qu'elle est heureuse de me revoir, qu'elle a beaucoup  
souffert de son mari, quel mauvais homme il est  
que la vie avec lui est impossible, qu'elle est très fati-  
guée et que me voyant elle oubliera toute la distance  
qui il y a entre ~~moi et elle~~ sa situation et le  
miennes, qu'elle m'aima et m'estime autant après  
notre travail de collaboration à Vilna, dans le combat  
qu'elle s'oublia et m'attendit pour elle-même, se jeta en  
me voyant dans la rue vers moi. Je voyais que tout ceci  
était sincère, que j'avais devant moi une femme qui avait beaucoup  
souffert, et que son élan, maintenant que nous n'étions  
plus rien, était sincère et vrai. Je ne l'ai jamais plus  
revue, mais je compris plus tard, qu'elle avait l'air de vouloir  
s'excuser devant moi pour son mari, dont les actions  
projettaient de l'ombre sur son chef.

Mais il ne faut pas oublier que le Commandant d'une Armée n'avait pas le temps de s'occuper en détail de toutes les petites choses et aussi des affaires des petits valeurs, et que c'était en même temps difficile. Qui verra, ou verra les actions de tels vils personnages, mais pour les relater, on ne se borne qu'à dire : „ On dit de X... " ou „ On entend que X... " or ceci n'est pas suffisant comme accusations.

Chez nous Vajersky ne venait jamais en intimité ne n'assistait jamais aux repas de même que sa femme; la seule fois qu'il fut admis à table, c'était pendant le dîner-reception officiel dans la journée de célébration du tricentenaire de la Maison Romanov, et encore ce fut plutôt pour surveiller l'exécution rapide du service, car les invités étaient au nombre de 100 et beaucoup de laquais pris du Cercle Militaire n'étaient pas très au courant de ce service extraordinaire d'autant plus que le temps était strictement compté pour ce repas car on devait se rendre après au spectacle de gala au Théâtre et encore au Bal dans le Cercle de ~~desseins~~ la Tableuse. Vajersky se fatigua à tel point en donnant tous les ordres, que marchant précipitamment presque en courant, pour entrer de la Salle Rose dans la Salle à manger il glissa sur le parquet et s'étendit sous le rire général, de tout son long au seuil de la pièce. Il se tira bien de sa besogne de cette journée, car en plus de tout de soins il eut encore au commencement d'un incendie dans la cuisine, dont il fit le rapport à mon mari, qui défendit d'en parler et ordonna de tenir la chose secrète, pour ne pas soulever de paniques. Et pendant que nous levions nos coupes de champagne pour le salut et la prospérité de la Maison Impériale Vajersky, tout rouge et tout en sueur, surveillant les domestiques et les pompiers en train d'éteindre le feu

Des personnes de l'entourage de mon mari et aussi de mon mari lui-même, j'entendais souvent dire, que le Ministre de la Guerre Soukhomlinov est très mecontent du général Rennenkampf et qu'il lui a même fait des remarques pourquoi le general Rennenkampf indique à plusieurs reprises dans ses ordres, les methodes et reglements/<sup>militaires</sup>allemands; la tactique et l'introduction de nouveaux ordres et reglements dans l'armée allemande, quand il fait l'analyse des manoeuvres des troupes de sa Circonscription. Le Ministre lui fit indiqué qu'il doit éviter de faire ceci et qu'il n'a qu'à se maintenir aux manuels des reglements russes, d'autant plus était il mecontent de mon mari que le general Rennenkampf parlait souvent de la future guerre avec les allemands.-

A cela mon mari repondit au général Soukhomlinov, que lui, le général Rennenkampf non seulement suppose une guerre prochaine avec les allemands, mais qu'il en est sûr, que ses troupes étant les plus proches de la frontière en P.O., si la guerre eclate, c'est bien elles qui entreront les premières en contact avec l'ennemi, et comment pourront elles combattre cet adversaire ne connaissant pas ses procedés et sa façon de combattre, se preparation au combat, son strategie etc.... c'est alors que l'on comprendra ce qu'il y avait de mauvais dans cette ignorance, mais il sera trop tard d'éduquer à nouveau les soldats, Il lui repliquait aussi que ne connaissant pas les methodes de defensive et de l'offensive de l'adversaire il est impossible de faire la guerre contre lui.-

Les paroles du général Rennenkampf se justifièrent. La guerre fut declarée avec l'Allemagne et c'est ses troupes qui se trouvèrent les meilleures dans la preparation au combat.

L'ordre de Sainte Anne de 1ère Classe sans glaives.-  
-----

Un jour mon mari vint me trouver et me dit: " sais-tu aujourd'hui j'ai reçu des remarques du ministre de guerre Soukhomlinov." - " Ne prends rien au coeur, " lui repondis-je " c'est ton ennemi et il faut s'habituer à l'idée qu'il s'efforcera de toutes ses forces de te nuire et de te faire disparaître du visage de la terre." - " Oui, c'est bien ce que je fais, je n'y fais pas attention, et je sers et je travaille de toutes les forces de mon âme, car j'aime ma Patrie et la besogne militaire, et pour le reste qu'il en advienne ce qu'on veut." " Mais de quoi s'agit-il, " lui demandais-je alors;". Et le general Rennenkampf me repondit qu'il venait de recevoir aujourd'hui l'ordre de sa décoration par Sainte Anne de 1ère classe sans glaives, bien que dans le papier il est dit que c'est pour les actions de guerre. Alors il fit savoir qu'il ne peut pas accepter et porter une décoration/<sup>donnée</sup>pour les actions de guerre puisque cette decoration est sans glaives." Soukhomlinov s'attacha à cette phrase et me fit officiellement sur un papier, la remarque que " l'on ne peut pas refuser la récompense du Tzar". " Alors je lui repondis que pour cause de ma pauvreté je ne puis pas payer le montant du prix de cette décoration. La réplique me fut que je dois accepter la décoration et que je puis en payer la valeur ne serait-ce que par de petits versements. J'ai accepté avec plaisir cette solution, qui me donnait la satisfaction d'avoir joué un tour à Soukhomlinov qui me fait toujours des vilénies. C'est ainsi que ce termina pour les deux parties, cette histoire de la décoration, avec cette différence qu'elle me ~~donna~~ permit de rire de Soukhomlinov."

GUERRE MONDIALE.-

(sur le prince Andronikow)

Au début de la guerre, après la débâcle russe en Prusse Orientale, Andronikof défendait avec acharnement, dans les salons de la capitale, le général Rennenkampf, dont la trahison ou l'incapacité fut la cause de ce désastre. Rennenkampf put éviter le conseil de guerre, grâce à l'impératrice, mais l'opinion publique le condamna et il fut mis à la retraite. (1)

Serge Persky. (2)

(1) D'après cet auteur, le prince Andronikow était très lié avec Raspoutine.

D'après S.H. Exc. Madame de Rennenkampf, ce fut lui qui tenta de mettre en rapport Rennenkampf et Raspoutine, dans le but de faire rentrer Rennenkampf en grâce. Le résultat fut pitoyable...

(2) De Nicolas II à Lénine (1917-1918). Payot, 1919,

GRANDE GUERRE

---

St PETERSBOURG.-

C'est à cette époque que le Général de RENNENKAMPF rencontra à un diner chez le Comte Andronikoff, le trop fameux RASPOUTINE.

Placé non loin de RENNENKAMPF, il voulut lier conversation. ~~RENE~~ Il n'avait jamais vu le Général; cela n'empêche qu'il fut peut-être des instigateurs du complot qui fit relever RENNENKAMPF du front... Il débuta par ces paroles:

- Tu es hautain Rennenkampf. Si tu n'étais pas si hautain, si tu voulais venir chez moi, je t'apporterais bien des secours. J'interviendrais auprès de l'Impératrice et tu retournerais au front...

- Pourquoi me dites-vous tu, riposta Rennenkampf. Je ne suis pas votre ami, je vous vois pour la première fois et je n'ai non plus jamais bu avec vous "brouderschaft"

↳ Raspoutine resta étonné. Il tombait des nues. Cette résistance était rare, unique peut-être....

---

Pendant ce diner, Rennenkampf gardait en effet une attitude retenue, évitant de voir Raspoutine...

---

Rentré chez lui, Rennenkampf dit à sa femme:  
- Je ne veux pas accepter de secours de ces mains sales, etc....

Dès qu'elle apprit que son mari était enfermé à St Pierre et Paul, Madame de Rennenkampf se rendit au Palais d'Hiver, où se tenait habituellement Kerenski.

Elle alla droit à lui, et lui demanda qu'il fit le nécessaire afin qu'elle put se rendre à la forteresse.

Kerenski lui indiqua les formalités à accomplir, donna des ordres, écrivit quelques mots...

Quand ce fut fini, il tendit sa main à Madame de Rennenkampf. Le juif vaniteux savourait ces plaisirs. A présent il était un peu le maître. Ceux qui le dominaient étaient maintenant sous lui, que de gens fiers qui aujourd'hui désiraient recevoir un sourire, voir sa main se tendre...

Ici l'effet fut tout autre. La main tendue de Kerenski cherchait dans le vide la main de Madame de Rennenkampf.

- Je n'en ai pas besoin de votre main, lui dit-elle sèchement. Gardez-la pour vos laquais...

Kerenski éberlué ne sut répondre. Madame de Rennenkampf sortit. L'homme avait été maté.

fallait songer à vivre, faire vivre ses deux enfants, et accomplir des démarches.

Dans cette tête de femme, il y avait parfois des éclairs de génie. Le danger avait fortifié cette femme encore jeune. Les souffrances firent éclore ses plus belles qualités.

Pensant aux progrès rapides de la Révolution, elle comprit, cette femme abandonnée de tous, que le transfert de cette pension à Taganrog, ville située à l'extrémité

BP

MADAME DE RENNENKAMPF

Pension.-

Madame de Rennenkampf ne pouvait pas, sans cesse, faire des démarches auprès de Kerenski. Au reste cela lui répugnait.

Elle écrivit donc :

" Puisque le Général de Rennenkampf n'est pas arrêté, ainsi que vous me l'affirmez, il a droit à sa pension, Comme il ne peut la toucher, je désire la recevoir. Veuillez faire le nécessaire."

Kerenski trouvait à qui parler. Sa réponse donnait satisfaction à Madame de Rennenkampf :

" En effet, Rennenkampf n'étant pas arrêté a droit à sa pension."

Aidée d'un notaire qu'elle était allée quérir à son étude, la femme du général se rendit à la forteresse et fit établir une procuration la rendant susceptible de percevoir la pension de retraite du Général.

C'était d'importance. Dénuée de tout, il lui fallait songer à vivre, faire vivre ses deux enfants, et accomplir des démarches.

Dans cette tête de femme, il y avait parfois des éclairs de génie. Le danger avait fortifié cette femme encore jeune. Les souffrances firent éclore ses plus belles qualités.

Pensant aux progrès rapides de la Révolution, elle comprit, cette femme abandonnée de tous, que le transfert de cette pension à Taganrog, ville située à l'extrémité

BP

de la Russie, serait une mesure de prudence, la garantie pour quelque temps encore, de recevoir ce secours opportun.

Les événements allaient démontrer qu'elle ne s'était pas trompée.

Souvenirs de Mme de R<sup>de</sup>

---

Le Général de R à la forteresse...

J'ai lu dans les "Archives de la Révolution Russe", Tome VII, sous la plume d'un certain Koreniev, membre de la Commission Extraordinaire pour les affaires des anciens Ministres, une série de calomnies sur la personne de feu mon mari le Général Paul-Carlovitich de Rennenkampf.

Je laisse à la postérité et à l'Histoire impartiale le soin de confondre l'auteur et de faire justice de toutes les insultes répandues par lui. Mais je tiens à rectifier certaines erreurs grossières.

Mentionnant la visite qu'il fit à mon mari, Koreniev écrit:

" Et voilà que je me rencontre avec lui, ce menaçant et impitoyable sabreur. Dans un costume civil, sous la veste duquel se voit la chemise des prisonniers attachés par une ficelle, dans des pantoufles de prisonnier, un petit homme trappu, aux cheveux à moitié blancs, barbu, couvert de poils jusqu'aux yeux...."

A cette époque et jusqu'à sa mort, le Général de Rennenkampf n'avait pas les chevaux blancs....

Koreniev n'a jamais pu voir mon mari dans un costume civil. Quand il se rendit à la forteresse, il était vêtu de son éternel uniforme de Cosaque du Transbaïkal. Il ne posséda jamais de vêtements civils, sauf après son arrivée à Taganrog. Tout le temps que je le vis à la forteresse, et je le voyais souvent, il

était vêtu de cet uniforme. Il n'aurait pu faire autrement, car il n'avait pas de garde-robres auprès de lui dans sa prison. Il y a même beaucoup mieux: sur cet uniforme, le Général de Rennenkampf portait, comme toujours, ses deux croix de Saint-Georges de la 3ème et de la 4ème classes. Ces croix lui furent laissés.

Avec cet uniforme, Koreniev ne pouvait pas voir la chemise de mon mari. Chemise de prisonnier dit-il. C'est peut-être possible, car mon mari dut changer de ligge, et n'ayant avec lui que la chemise qu'il portait lorsque Kerenski le fit conduire avec d'autres à la forteresse, il était bien obligé de se servir des chemises qu'on lui prêtait.

Mais, même si Koreniev avait vu la chemise, ce qui est inadmissible, je le répète, il n'aurait pu voir "une ficelle qui l'attachait", car tout le monde sait qu'on retire toute ficelle, corde, ceinture, etc... aux prisonniers.

Quand je voyais mon mari, il était toujours impeccablement rasé. Jamais je ne l'ai vu, comme l'affirme Koreniev "couvert de poils jusqu'aux yeux". Mon mari se rasait chaque jour.

Mais il se peut que ce ne soit pas du Général de Rennen que Koreniev parle, car il dit "un petit homme". Or, mon mari mesurait 1m,72, ce qui n'est réellement pas petit.

KHAN NAKHITCHEVAN.-

Général de Cavalerie sous les ordres de  
RENNENKAMPF.

Le 19 Août veille de la bataille de GUMBINNEN, il se battit contre les Allemands. Le combat fut dur, aussi le lendemain, sa cavalerie fatiguée ne put prendre part à la bataille. Cela fut cause que la victoire du Général RENNENKAMPF n'eut aucun résultat décisif.

Opinion du Général RENNENKAMPF.-

Le Général RENNENKAMPF, qui nourrissait de très bonnes relations avec NAKHITCHEVAN, ne cachait pourtant pas son jugement sur ce général. Il avait l'habitude de dire:

" S'il faut embrouiller une situation, il n'y a qu'à envoyer NAKHITCHEVAN."

*Врага Никонаевича Изюмского  
Ренненкампф*

Nota.- Ces propos nous ont été rapportés par Madame Edle von RENNENKAMPF, veuve du Général, qui malgré le temps, les souffrances de la Révolution, et son ignorance totale de tout ce qui est militaire, se souvenait nettement de ce jugement que portait son mari, sur NAKHITCHEVAN.

Rennenkampf n'était pas encore arrêté. Les bolchevicks n'avaient pas encore trouvé sa cachette. Ils continuaient donc à le rechercher. Quand ils vinrent pour la centième fois peut-être frapper à la porte de Madame de Rennenkampf, celle-ci se fâcha.

- Qu'est-ce que c'est? Encore une perquisition? J'en ai assez de vous voir si souvent.

Un grand rassemblement s'était fait. Elle sortit de sa maison. La foule était calme, les bolchevicks eux-mêmes n'étaient pas bien méchants, mais au milieu d'eux, un individu à la figure dégoûtante, un agitateur, celui qui les menait, cherchait à les exciter.

- Rennenkampf a bu notre sang, criait-il. Il nous a fait tant souffrir en 1905. C'était un sanguinaire et un méchant.

En l'entendant, Madame de Rennenkampf comprit que c'était un meneur, que le reste n'était qu'un troupeau. C'est à lui qu'elle marcha tout droit:

- Qu'est-ce qu'il t'a fait à toi?

- Comment ce qu'il m'a fait? Mais à cause de lui j'ai été vingt ans aux travaux forcés. J'étais son chauffeur et pour un rien, pour une bagatelle il m'a <sup>condamnée</sup> ~~envoyé aux travaux forcés.~~

Madame de Rennenkampf qui l'écoutait bien, lui demanda:

- Est-ce que tu me connais?

- Non je ne vous connais pas.

- C'est étrange, Je suis sa femme et tu ne me connais pas? Si tu avais été chez nous tu m'aurais connu... Quand je me suis mariée il n'y avait pas d'automobiles, et tu dis que tu as été vingt ans aux travaux forcés?

- Oui, 20 ans. J'ai perdu là toute ma santé.

*PP*

- Que tu ne sois pas en bonne santé, je le vois.  
Mais dis donc quel âge as-tu?

Cette question posée à brûle pourpoint, dans le feu de la conversation, fit que l'individu ne prit pas garde au piège que lui tendait son interlocutrice.

- 24 ans, répondit-il..

- Ah! Ah! Ah!...Vous entendez vous autres... 24 ans... Il avait donc 4 ans lorsqu'il était chauffeur chez mon mari.

La foule éclata de rire puis se mit à gronder contre l'homme, l'accusant de ne savoir que mentir.

- Ce sont ces êtres là que vous écoutez, disait Madame de Rennekampf. Vous ne pensez même pas à ce que l'on vous raconte.

L'individu, bourré de coups de poings, s'éclipça.

Cette fois on ne perquisitionna pas la maison.

- Quelle femme murmurait la foule. Elle a jugé comme Salomon. Tout est clair comme le jour.

*B.P.*

o

oo oo

*Transcription*

Je me souviens encore d'un récit que me fit mon mari comme d'une chose confidentielle.

Peu de temps avant la Grande Guerre, mon mari fut reçu par le Souverain Empereur Nicolas II, et répondant à différentes questions qui lui étaient posées par le Souverain, dit, entre autre choses, que l'Intendance avait fourni, aux troupes qui lui étaient confiées, des bottes de soldats ne pouvant servir à rien du tout, la plupart étant de pointure trop petite, destinées plutôt à des enfants qu'à de grandes personnes, qu'elles se trouvent maintenant dans les dépôts, et que si, Dieu nous en préserve!, la guerre éclatait, les soldats resteraient sans bottes, et ne pourront pas faire la guerre; l'infanterie sans bottes, n'étant plus des troupes, et qu'en général beaucoup de choses manquent: comme canons, les obus ne sont pas en quantité suffisante et qu'ainsi il ne sera pas possible de faire la guerre, rien n'étant préparé pour cela.

Le Souverain fut en désarroi et mécontent. Il dit à mon mari: "Toi, Rennenkampf, tu me mettras toujours en désarroi. Soukhomlinov, voilà, celui-là s'efforce toujours de me consoler, de me rendre joyeux si je suis préoccupé, triste, et me dit même quelques anecdotes à-propos, et me tranquillise, ne serait-ce que par cela."

Alors mon mari soupira et dit, sachant qu'en disant cette chose il met tout sur une carte:

" Sire, de cette non-préparation à la guerre la Russie peut périr, et des anecdotes de Soukhomlinov le trône chancelle."

Le Souverain resta perplexe après ces paroles amères et l'audience fut terminée.

Après cette audience, mon mari remarqua un grand refroidissement et une animosité envers lui de la part de l'impératrice Alexandra-Feodorovna, tandis que de son côté, l'Impératrice-douairière Marie-Feodorovna lui marqua plus de sympathie et d'affabilité. L'Impératrice douairière était particulièrement gracieuse avec mon mari après qu'il eut été éloigné du théâtre des opérations mis à la disposition du Ministre de la guerre, et qu'il habitait Pétersbourg. L'Impératrice lui témoigna tant d'aménité pendant l'audience et fut tellement franche avec lui que même Elle l'étonna.

Le gén. R. chez soi.

J'étais souvent stupéfaite par la santé, l'endurance et la capacité de travail et l'énergie de mon mari le gén. R.

Il se levait avant tout le monde, presque toujours sans inquiéter personne et n'exigeant presque aucun soin, sans prendre un déjeuner quelconque café ou thé, sans bruit pour ne pas troubler le sommeil de sa famille. Il s'habillait rapidement sans l'aide du valet de chambre ou du soldat et partait seul pour une lointaine randonnée souvent presque toujours même sans être accompagné de son soldat qui lui amenait le cheval sur lequel il montait rapidement sans être secondé. Il <sup>sautait</sup> courrait à cheval longtemps, faisant parfois de longues visites et revenait joyeux plein de vie prenant son bain et seulement alors prenait dans la salle à manger, sa tasse de café. Ensuite il travaillait dans son cabinet, seul, ou bien recevait les rapports ou partait à pied pour se rendre à l'Etat Major, afin d'examiner et de décider ses affaires. Il ne se servait pas de l'auto, ne l'aimant pas, et elle restait toujours à ma disposition.

A la maison il ne parlait jamais d'affaire et même interdisait d'en parler pendant les repas et aux réceptions, dîners officiels considérant ceci comme inadmissible. En plaisantant et disait: "Avez d'affaires et de conversations à l'Etat Major, et dans mon cabinet là où se trouvent la famille ou bien les dames, il faut oublier tout." Je comprenais ceci comme

son désir de ne point divulguer les affaires militaires car ceci aurait pu être divulgué par les personnes qui ne devaient point le connaître. Mon mari s'indignait comment le gen. Soukhomlinov bavardait au sujet de ces affaires même avec des civils qui se trouvaient toujours dans la maison. On faisait mention du richard Montachov qui avait des écuries aux courses et d'un certain Jacob (Yachka) Rubinskein.

Je n'ai jamais vu mon mari mal disposé, fatigué ou irrité, il se posait toujours parfaitement et à la maison c'était un homme charmant un mari et un père parfaits, jouant souvent et causant avec les enfants, il savait se comporter avec eux et il est regrettable que cela n'était pas très souvent car il travaillait beaucoup et était constamment en voyage dans son Corps d'Armée, pour lui le service militaire était un (délire, jouissance, délectation) aux manœuvres aux exercices à la guerre il se sentait heureux comme le poisson dans l'eau, la vie <sup>pour lui</sup> n'était que cela. Il était très fier et ~~très~~ croyant comme un enfant, il ne se couchait pas sans avoir prié Dieu, et il m'aurait à prier.

Souvent il ne dormait que 3 heures, 4 heures c'était beaucoup; il se couchait tard et travaillait <sup>après</sup> tranquillement que toute la maison se plongeait dans l'obscurité et dormait, même tous les domestiques était couchés, seule la lumière

brillait dans son énorme cabinet.

En société il était plein de charmes et mégalomane de sorte que les dames se disputaient étourdiment au sujet de lui, pour savoir qui allait jouer avec cartes à sa table, ou avec qui allait-il s'asseoir à la table à manger. Je risais souvent de tout coeur car il n'était pas rare<sup>qu'il</sup> me fallait reconcilier les dames qui à la fin des comptes, venaient ~~chez~~ à moi chercher aide et décision à leur discussion. Malgré son âge, il était vigilant, bien portant, et avait une mine parfaite, entre nous il y avait 24 ans de différence, mais personne n'y aurait jamais cru tant il était bien conservé, de sorte que vient je disais, que la différence d'âge n'est que sur le passeport, quand mon mari disait en plaisantant qu'il était déjà marié quand je venais au monde.

---

MADAME DE RENNENKAMPF

---

Départ de Vilna.-

Lorsque les Allemands approchèrent de Vilna, le Général de Rennenkampf télégraphia à sa femme de quitter cette ville, et de venir le rejoindre à Pétrograd.

Madame de Rennenkampf commença ses préparatifs de départ.

Ce fut alors qu'on l'accusa d'avoir volé plusieurs millions appartenant à la Caisse des Oeuvres de Bienfaisance et de Guerre de cette ville.

Madame de Rennenkampf qui en eut connaissance réunit une Commission chargée de la vérification des comptes de la caisse qu'elle allait rendre, commission dans laquelle elle fit entrer la plupart des médisants.

La vérification eut lieu, et ces gens se virent dans l'obligation de dresser un procès-verbal et de le signer, constatant que les comptes étaient en un ordre parfait.

Les journaux signalèrent cette affaire. Madame de Rennenkampf, attaquée, s'était vainqueur de cet incident.

*BP*

LES DERNIERS MOMENTS

---

Plusieurs fois les Bolchevicks, lui proposèrent de lui rendre la liberté, à condition qu'il se mit à leur tête pour combattre les allemands. Il refusa toujours.

Combattre les Allemands disait-il en s'échauffant, certes je le veux, je le désire. Défendre ma patrie, etc... mais pas avec vous. Jamais je n'accepterai. Jamais je ne mettrai à votre tête

*BP*

Rennenkampf, toi, si brave, etc.... mets-toi à notre tête. Nous irons ensemble combattre les allemands.....

*BP*

## LES DERNIERS MOMENTS

---

Rennenkampf ne veut pas fuir....

(ici description de la prison, du commissaire, des gardes, etc...)

Pendant un des derniers entretiens que le Général eut avec sa femme il lui dit:

Les soldats refusent de me tuer. Les soldats savent l'amour que j'ai pour eux. Pourtant ceux-là ne me connaissent pas. Ils n'ont jamais combattu avec moi, mais ils savent que je suis Rennenkampf.....

*BP*

Ce sont les bourreaux qui me donneront la mort (il désignait deux espèces de sauvages venus du Caucase, qui se tenaient immobiles en face de lui).

Plusieurs fois on lui proposa de s'enfuir. Plusieurs fois il aurait pu échapper au sort qu'on lui réservait, Mais Rennenkampf n'accepta jamais. En cela on est obligé de le comparer à Danton qui ne voulait pas "emporter la terre de sa patrie à la semelle de ses souliers".....

*BP*

COMMANDANT DU III° CORPS  
-----

C'est à l'époque où Rennenkampf commandait le III° corps d'Armée à Vilna qu'il arriva la chose suivante:

AFFAIRE PREJENTSOF.-

Le Général PREJENTSOF, était le Chef d'Etat-Major du Gouverneur militaire de la circonscription de Vilna. Le Gouverneur était alors le Général MARTSON (infanterie)

Après les grandes manoeuvres, auxquelles RENNENKAMPF participa en qualité de Commandant du III° corps d'Armée le Général PREJENTSOF fit son rapport au Général MARTSON.

Dans ce rapport il dénatura les actes de RENNENKAMPF qui l'apprit par les officiers qui étaient présents à la lecture.

RENNENKAMPF fut outré. Quelques temps après ~~à Vilna~~ ~~réunion d'officiers~~ eut lieu une réunion d'officiers à laquelle RENNENKAMPF assista. Il ne voulut pas serrer la main que PREJENTSOF lui tendait. Ce Général fut saisi. La salle qui assistait à cette scène restait muette d'étonnement... ~~Quel~~ Peu après RENNENKAMPF envoyait à PREJENTSOF ses témoins avec ces paroles:

" Ou bien vous vous excuserez devant moi en présence de tous ceux qui ont pris part aux manoeuvres et qui ont entendu ce que vous avez dit de moi en disant que vous avez menti au Commandant de la Circonscription militaire de Vilna, ou bien je vous provoque en duel".

PREJENTSOF réfléchit, puis finit par accepter la première solution.

.....

Devant tous les officiers ayant pris part aux manoeuvres et réunis pour la circonstance, le Général PREJENTSOF adressa ces paroles au Général MARTSON:

" Tout ce que j'ai dit des actions du Général de RENNENKAMPF pendant les manoeuvres est faux. En vous parlant ainsi, j'ai menti".

COMMANDANT DU III° CORPS

---

AFFAIRE TYCHKEVITCH.-

Rennenkampf se promenait dans Vilna quand il aperçut un cavalier se tenant mal en selle. Non loin de là se trouvait une juive, marchande de poissons. Le cavalier alla droit sur elle et la piétina (il n'était pas maître de son cheval).

Rennenkampf se précipita au secours de la malheureuse et l'aïda à se dégager. Il héla un fiacre, fit conduire la malheureuse chez un pharmacien, puis il se tourna vers le cavalier: c'était le Comte TYCHKEVITCH, un Polonais.

- Monsieur -s'écria Rennenkampf furieux- si vous ne savez pas monter à cheval, allez à pied en menant votre cheval par la bride.

L'effet de ces paroles fut tel, que le Comte TYCHKEVITCH, ainsi que le lui ordonnait la leçon de chevalerie que Rennenkampf venait de lui faire, fit toute la rue St-George en menant son cheval par la bride. Il ne remonta en selle que lorsqu'il fut hors de vue de RENNENKAMPF.

à corriger en donnant le nom exact de la rue qui est:  
perspective Gheorghevskaïa

TAGANROG

Dès qu'ils furent arrivés à la maison de Monsieur Crassan, parent de Madame de Rennenkampf, le Général et sa femme se réconfortèrent. Monsieur Crassan avait une certaine notoriété à Taganrog. Il remplissait souvent les fonctions de Consul de Grèce en l'absence du Consul. Effectivement à l'époque où arriva Rennenkampf le Consul qui avait depuis peu quitté ses fonctions n'avait pas encore été remplacé. Sur la maison du Consul par intérim il y avait un drapeau grec, ce qui pouvait être une protection à ce moment, car les Bolchevicks respectaient encore les propriétés étrangères.

A ce moment le moral de Rennenkampf était excellent. Sa libération, le dévouement de sa femme, la traversée de l'immense Russie qui s'était effectuée sans encombre tout cela l'avait remis d'aplomb.

Tout de suite il demanda sa petite fille Tatyana. Elle se trouvait à l'école. Lorsque l'heure de son retour pour déjeuner arriva, Rennenkampf alla se cacher derrière un paravent dans la chambre de sa femme. L'enfant se précipita chez sa mère qui était couchée, l'embrassa, puis fit quelques pas dans la pièce. A ce moment Rennenkampf sortit de derrière ~~le~~ paravent et apparut à <sup>sa fille</sup> ~~son~~ qui resta saisie d'étonnement. Son père!.. Là devant elle... après un an de séparation... Elle avait su qu'il était en prison, qu'il souffrait...

~~Le père et la fille se regardèrent dans les yeux~~

Rennenkampf prit Tatyana dans ses bras, l'embrassa, puis s'asseyant il la prit sur ses genoux, la serrant contre sa poitrine.

B.P.

Et dans le calme de cette chambre, heureux de se retrouver, elle regardant son héroïque père, maigri, malade, portant les marques des horribles souffrances qu'il avait endurées, lui regardant ce visage frais, cette jeunesse dans laquelle il se retrouvait, se revoyait enfant, ces deux êtres sanglotèrent.....

Ce furent les premières et les dernières larmes que versa Rennenkampf.

o  
o o

Rennenkampf se soignait. ~~ça~~ Du moins on commença à le soigner. Tout de suite il avait essayé de monter à cheval. Cela lui était impossible: Il ne pouvait se tenir sur la selle; sa hernie le faisait terriblement souffrir. Le médecin consulté avait recommandé avant tout que son client reprenne des forces. Les choses en étaient là. On ne pouvait opérer Rennenkampf tant qu'il serait aussi faible. Il ~~xxx~~ ressentait de grandes douleurs au coeur. On ne pouvait donc songer à l'endormir pour l'opérer.

Il continua à rédiger ses mémoires, pensa à prendre du service dans l'armée de Kornilov. Le mouvement de ce général l'intéressait. Il disait de lui:

- C'est un grand patriote, un caractère fort et énergique, d'une endurance très grande. C'est un martyr car il agit connaissant les grandes difficultés qu'il rencontrera, et peut-être le sort qu'il l'attend...

Il lui avait écrit. Mais il ne reçut pas de réponse. La lettre de Kornilov avait été interceptée

BP

o  
o o

La lutte continuait entre les "Blancs" et les "Rouges". Ces derniers approchaient, partout vainqueurs. Leur arrivée fut marquée par des atrocités incroyables. Les officiers qu'ils réussirent à faire prisonniers après la bataille devant Taganrog, furent jetés par eux vivants dans les immenses fourneaux des usines. Placés en file indienne, ils devaient se pousser mutuellement devant la gueule béante des fours. Les uns après les autres ces braves entraient dans cet enfer, sans une plainte, bravement,

Dès qu'ils pénétrèrent dans la ville, les Bolchevicks, renseignés s'est certain pénétrèrent chez Madame de Rennenkampf. Ils venaient arrêter le Général. La maison fut fouillée de fond en comble, ces individus laissèrent derrière eux un désordre extrême. Enfin ne trouvant rien ils partirent. Rennenkampf n'était pas là.

Tout de suite ils revinrent:

- Où est Rennenkampf, demandèrent-ils brutalement à la femme du Général?
- Il a fui.
- Mais pouvez-vous nous dire où il est parti?
- Pensez-donc! Si les Blancs vous cherchaient, est-ce que vos femmes vous dénonceraient?

Déconcertés par cet aplomb ils s'en allèrent.

Cela ne les empêcha pas de revenir plusieurs fois par jour, croyant que Rennenkampf reviendrait, pensant le danger écarté.

Où était Rennenkampf?

o o o

BP

Dès que la bataille s'était engagée devant Taganrog, Monsieur Spatharis, le Consul de Grèce, qui était arrivé depuis que Rennenkampf était dans la ville, vint chercher le Général et ne pouvant le cacher au Consulat, craignant s'attirer des ennemis, l'emmena chez des Grecs de ses amis qui habitaient une grande maison possédant deux entrées. Ces braves gens donnèrent une chambre à Rennenkampf, le nourrirent, et le soignèrent de leur mieux.

Cette maison était située au-dessus de la mer. Taganrog est en effet bâtie sur une hauteur. Le Consul avait choisi cette maison à cause justement de sa position et pour la facilité relative qu'elle offrait pour s'enfuir si le cas se présentait. La deuxième porte donnait sur la mer. On pouvait s'éclipser par là, au cas où l'on aurait perquisitionné la maison.

Quand Rennenkampf entra il y avait déjà un autre officier caché. Il s'appelait Barkoff. Quand Rennenkampf n'avait rien à faire, qu'il ne lisait ou ne travaillait, il parlait avec ce compagnon d'infortune.

Il passa là près de deux semaines.

Pendant ce temps, Madame de Rennenkampf avait enfoui dans le jardin la magnifique collection de sabres du général. La neige qui tombait sans cesse recouvrait le précieux dépôt et empêchait ainsi les perquisitions d'aboutir à un résultat. Ces armes qu'elles avaient été trouvées auraient valu la mort à La femme du Général.

Plus tard elle les reprit, et les confia au Musée.

BP

Lorsque la nuit venait Madame de Rennenkampf quittait sa maison. Elle entrait chez une personne amie, quittait ses vêtements, se transformait rapidement en femme du peuple et allait voir son mari. Elle prenait les plus grandes précautions, entrant par la seconde porte, voyant le Général à peine dix minutes, lui demandant ce dont il avait besoin, parlant de sa santé, et s'enfuyait rapidement.

Ils en étaient là ces deux êtres arrivés pleins de confiance. Ils avaient pensé que la vie allait enfin leur sourire, et <sup>tout de suite</sup> ~~après dix minutes~~ ils se voyaient condamnés à passer dix minutes ensemble par jour. Ils passaient la journée dans des transes, 24 longues heures, on attendait ces dix minutes, et puis l'on reprenait sa solitude. On se voyait tristement, la vie fuyait de ces coeurs et avec elle la belle confiance, ce qui était le plus nécessaire.

o  
o o

BP

Ce fut la femme de chambre de Madame de Rennenkampf qui vendit le Général. Elle dénonça aux Bolchevicks le lieu où il se cachait. A ce marché infâme elle gagna 3.000 roubles. Ce n'était pas payé.

Le 2 mars 1918 à 2 heures après-midi, environ soixante-quinze cavaliers cernèrent la maison dans laquelle se trouvait Rennenkampf. Ils étaient venus là comme à la curée. Soixante-quinze cavaliers!... Il est vrai que la prise en valait la peine.

Tout de suite Rennenkampf songe à fuir. Il va à toutes les issues, les voit toutes barrées. A chaque fenêtre à chaque porte il y a un cavalier. Il se résigne. Entendant frapper plus fort à la porte il descend...

Dès qu'on leur eut ouvert la porte, les Bolchevicks déclarèrent péremptoirement:

- Rennenkampf est ici

Interloqués les propriétaires ne répondaient pas.

- Voilà, c'est moi, dit simplement Rennenkampf en se présentant.

Aussitôt les Bolchevicks s'en prirent aux gens de la maison:

- Vous avez voulu cacher Rennenkampf... Pourquoi avez-vous fait cela, etc...

- Ils ne savaient pas mon nom, répondit Rennenkampf, Je leur ai loué une chambre avec pension, et je leur ai donné un faux nom.

En respectant les lois de l'hospitalité, Rennenkampf sauvait la vie à ces êtres. Ils les avaient sauvés, mais il avait sauvé également Barkoff.

Quand les Bolchevicks avaient cerné la maison il lui avait dit:

- Vous, cachez-vous. Ne vous exposez pas. C'est moi

13/10

que l'on cherche. On ignore que vous êtes ici. On ne fera pas attention à vous.

Et afin d'éviter une perquisition qui aurait amené les Bolchevicks à découvrir Barkoff, crânement il s'était rendu...

ВР

Я, нижеподписавшаяся, Втора  
Николаевна Дювер-фран Реннен-  
кампфер по правлению написан-  
ного в этих страницах удовер-  
ствую по душевному моему раз-  
сказов своей дочери Тамкины  
Николаевны Дювер-фран Ренненкампфер  
и лично моему Франсу Саван./.  
Асини Дванзельброд 1433.

Втора Николаевна Дюверфран  
Ренненкампфер.

## ARRESTATION ET DERNIERS MOMENTS

---

Pendant qu'il était caché, Rennenkampf avait rasé complètement ses moustaches. C'est sa femme qui le lui avait conseillé. Rasé il était méconnaissable. Aussi les cavaliers qui vinrent l'arrêter ne voulurent-ils pas le reconnaître.

Ils se l'imaginaient comme ils l'avaient toujours vu sur ses portraits "si populaires en Russie". Ils convinrent de l'emmener à l'Etat-Major de leur armée.

Cet Etat-Major siégeait dans la maison d'un riche arménien que l'on avait expulsé.

Il y avait là un officier que les Bolchevicks avaient arrêté, et qu'ils devaient mettre à mort.

Comme ils étaient toujours incrédules, ne croyant pas fermement avoir pris Rennenkampf, ils lui dirent:

- Nous avons arrêté un homme qui se dit être Rennenkampf. Si tu nous dis si c'est bien lui, tu auras ta liberté.

Ils conduisirent l'officier vers une porte à travers l'entrebaillement de laquelle il put voir le Général.

- C'est bien lui, dit-il après avoir regardé.

Protopopoff (c'est le nom de cet officier) avait surtout entendu qu'il aurait sa liberté s'il déclarait que c'était bien Rennenkampf. Il regarda pour la forme, déjà certain qu'il répondrait oui avant de l'avoir vu. Ce crime ne lui porta pas chance. Il s'enfuit en Crimée, fut arrêté par Chkouro, un chef de partisans "verts" et pendu. Le crime avait reçu son châtiment.

0 0 0 BP

La commission chargée d'enquêter sur l'activité de Rennenkampf pendant son commandement de la 1ère Armée, faisait trainer l'affaire. Au reste en ces temps de révolution le goût du travail devait se faire rare.

Le Président de cette Commission était le Général Mouravioff. De nombreux membres l'assistaient.

*PP*

Début de la révolution.-

Quand la Révolution éclate, Rennenkampf se trouve en Crimée, à Simféropo~~lp~~.

Il quitte immédiatement cette ville, et vole vers la Capitale, mettre son épée au service du Tzar.

Sachant qu'il était gardé à vue, prisonnier par conséquent, il veut essayer de faire quelque chose pour le délivrer.

Malheureusement rien ne peut aboutir. Il est tout d'abord impossible à un officier de pénétrer dans une maison de Rétrograd. La consigne est sévère, ~~et nul ne saurait l'enfreindre...~~

Le Général de Rennenkampf qui se présente à la porte de sa maison se voit dans l'impossibilité absolue de rentrer chez lui. Son portier lui déclare qu'il y va de sa vie. Rennenkampf s'éloigne donc.

La nuit est arrivée, Rennenkampf en uniforme, ne peut pénétrer dans un hôtel, il devra passer la nuit dans la rue. Finalement il se dirige vers le maison de sa soeur. Il lui demande de lui donner l'hospitalité pour une heure ou deux, puis il partira avant l'aube, afin de ne pas lui créer d'ennuis.

Deux heures après Rennenkampf se retrouvait dans les rues de la capitale troublée.

Il se rendit au Palais de Tauride. Il y avait là la Douma, les organisations militaires et civiles qui venaient de se former. Il y avait aussi Kerenski. Tous logeaient là. Dans cet ancien Palais du Parlement, on trouvait encore les anciens Ministres, les Généraux,

les anciens personnages du régime tombé.

Afin que tous ces hommes ne soient plus mêlés à la populace qui grouillait dans la ville, Kerenski prit la décision de les loger dans un pavillon situé dans l'enceinte du Palais.

Sur ces entrefaites on amena Soukhomlinoff, l'ex-ministre de la Guerre, arrêté, on ne savait comment. Aux portes la foule hurlait.

Kerenski revint alors sur sa décision. Ce juif avait mille tours dans son sac....

Il déclara aux personnages présents que l'arrestation de Soukhomlinoff, et sa présence au palais, connue de la foule, ne les plaçait que dans une sécurité très relative.

Il les fit conduire à la forteresse de Saint Pierre et Paul, les assurant qu'ils seraient là en sûreté.

Rennenkampf méfiant va droit à Kerenski et le questionne sur ses intentions:

- "Personnellement vous n'êtes pas arrêté. C'est un temps de trouble, répond le juif, je songe surtout à votre sûreté et à votre vie."

On partit pour la forteresse.

o  
oo oo

Lorsque quelques jours après, Madame de Rennenkampf vint demander à Kerenski de laisser son mari sortir de la forteresse:

- "Le Général est à la forteresse - lui répondit Kerenski- avec les anciens Ministres. Le peuple le sait. Le fait que Rennenkampf se trouve enfermé avec les anciens membres du Gouvernement, suffirait pour

BP

qu'au moment de sa sortie, la foule lui fasse un mauvais parti."

Comme on le voit, Kerenski était un malin. Il avait caressé ces hommes pour mieux les prendre. Rarement on vit semblable lâcheté.

o

o o

En un instant, le Général de Rennenkampf, avait perdu sa fortune. Les banques où il plaçait argent et bijoux étaient gardées. Il ne fallait pas songer à redemander ce qui vous appartenait. Ses nombreuses propriétés subissaient le même sort.

Madame de Rennenkampf, qui a deux filles, se voit du jour au lendemain sans ressource.

o

o o

A la forteresse de Pétrograd, Rennenkampf était logé dans le bastion de Troubetz-Koie. C'était le plus insalubre.

C'eut été peut-être un séjour acceptable, si, dès l'arrivée du Général, on n'avait ~~dès son arrivée~~, retiré le mobilier superbe et les nombreuses décorations. Cette partie de la prison était réservée aux prisonniers d'Etat. D'où le luxe relatif. Comme si l'enlèvement des meubles et des tableaux ne suffisaient pas, on s'ingénia à retirer au prisonnier ce qui lui était le plus nécessaire, le lit. On remplaça cela par une chose informe et sans nom, sur laquelle Rennenkampf ne put jamais dormir.

BP

Pas une seule fenêtre. Pas un brin d'air. Le seul jour que Rennenkampf pouvait voir, était celui produit par la lumière électrique. Pendant <sup>tout le temps</sup> onze mois qu'il resta dans cette cellule, il ne sut jamais distinguer le jour de la nuit.

Pas prisonnier, avait-dit Kerenski!.. Pourtant dès son arrivée on lui avait retiré bretelles, lacets, etc... comme l'on fait habituellement aux gens que l'on enferme. On lui <sup>avait</sup> ~~avait~~ pourtant laissé ses deux croix de Saint Georges. Par contre, les bijoux qu'il portait, montre, croix, chaîne, bague, tout cela lui fut enlevé. Il bénéficia pourtant d'une mesure de faveur. Sur la demande de Madame de Rennenkampf, les objets déposés lui furent rendus contre reçu. Ce privilège ne joua pas deux fois. Rennenkampf fut le seul à en <sup>profiter</sup> jouir.

Il faisait dans ce trou noir qui allait devenir pour près d'une année la demeure du Général, une température de - 6°. C'était affreux. L'eau que l'on apportait au prisonnier glaçait dans le broc. Il devait marcher constamment pour ne pas mourir de froid. Encore si la pièce avait été plus grande, mais dans cette demeure de fourmi, le Général actif, vif, alerte, comme il l'était ne pouvait pas faire de bien grands pas.

Ce fut une de ses <sup>plus</sup> grandes souffrances.

Rennenkampf inactif, c'était certes ce qu'on aurait le moins attendu de lui. Plein de santé, toujours aussi vigoureux, il était là dans cette chambre, condamné à ne rien faire, qu'à marcher, faisant deux pas, se buttant aux murs, revenant, tel un tigre en cage. Cette expression convient. "Le Tigre" avait trouvé la cage. Il s'y morfondait.

Il crut qu'il allait devenir fou.

La nourriture consistait en un tout petit morceau

137

de pain noir, un peu de soupe, et d'eau.

La soupe préparée par les gardiens, n'était que de l'eau bouillie. On y trempait avant de la transporter vers les prisonniers, un hareng. Bien entendu on le retirait aussitôt. Cette eau chaude, eut été encore un remède salubre, puisqu'elle aurait apporté un peu de chaleur à Rennenkampf, si l'on avait fait diligence. Malheureusement les couloirs étaient interminables, les gardiens plaisantaient en chemin. C'était de l'eau froide qui était servie.

Un jour en apportant le repas, le gardien, un ancien soldat, se pencha vers le Général.

- N'en prenez pas, Votre Excellence, lui dit-il, les soldats ont p..... dedans.

Rennenkampf remercia. Encore un soldat qui l'aimait, comme beaucoup d'autres.....

Cette fois Rennenkampf ne dina pas. Cela lui arriva souvent.

Dans sa solitude il lui arrivait de recevoir des témoignages de sympathie. Toujours des humbles, certes, mais n'était-il pas beau de voir la femme de chambre de <sup>ma</sup> Soukhomlinoff (~~cette femme~~ <sup>elle</sup> avait obtenu d'emmener avec elle à la forteresse sa femme de chambre) profiter de l'absence du gardien dans le couloir, pour jeter par le guichet, un peu de pain au Général... La femme de son ancien ennemi ne se fut pas douté que le pain qui lui revenait pour sa nourriture allait ainsi vers lui, grâce au coeur de cette fille simple...

Une fois par semaine sa femme venait le voir. Dix minutes durant, éloignés l'un de l'autre de plusieurs mètres, ils devaient échanger de loin leurs impressions. La conversation était fatigante de banalité

Sous l'oeil du surveillant méfiant, Remnenkampf demandait des nouvelles sans intérêt. Il restait calme tâchant qu'on ne vit pas ses souffrances. Pourtant il avait maigri. Son visage était pâle, son tempérament et sa vigueur mouraient tout doucement dans ce cachot.

Un jour, <sup>ce jour-là</sup> à l'heure de la visite, à peine a-t-il franchi la porte de la salle, qu'il se précipite comme un jeune homme dans les bras de sa femme, l'embrassant de toutes ses forces.

- Tu es fou, dit en se dégageant Madame de Remnenkampf Pourquoi fais-tu cette imprudence. On nous interdira de nous voir...

- Aujourd'hui c'est permis, interrompt-il sa femme.

En effet la consigne avait été levée. Les prisonniers recevant des visites pouvaient embrasser leurs parents. Ce fut la seule fois. Le lendemain la permission était retirée, et pendant de longs mois, il fallut de nouveau se revoir, comme cela, de loin, bêtement, ... et souffrir.

BP

A la forteresse Rennenkampf gagna le scorbut et une hernie. C'était l'effet et le résultat de la mauvaise nourriture et du manque de mouvement. Son estomac fonctionnait de plus en plus mal. Il demandait des purges que l'on ne lui accordait pas.

Ses souffrances augmentaient à mesure qu'il était enfermé dans ce cachot. Le médecin avait fini par venir chaque matin. Cela n'était pas suffisant. Si Rennenkampf venait à ressentir une douleur après le départ du médecin il devait attendre jusqu'au lendemain matin, car on refusait absolument de le guérir avant. Il arrivait donc que la hernie sortait et qu'il devait attendre le médecin dans l'immobilité la plus complète, étendu sur ce qui lui servait de lit.

*BP*

Madame de Rennenkampf retourna voir chacun des membres de la Commission à leur domicile afin d'obtenir d'eux qu'ils remettent Rennenkampf en liberté.

Deux semaines durant elle les harcela afin qu'ils désignent un groupe de médecins qui examineraient son mari, constateraient qu'il était malade et se verraient obligés de demander son élargissement et son traitement dans un hôpital.

Sa patience et sa ténacité furent récompensées. Elle parvint à son but.

Les médecins désignés commencèrent par examiner Rennenkampf avec beaucoup d'incrédulité. Ils ne voulaient pas croire qu'il était malade. Ils étaient venus avec cette idée préconçue qu'ils avaient devant eux un malade imaginaire.

Ils durent finalement reconnaître que Rennenkampf était gravement malade. Après avoir fait traînées consultations, quand ils comprirent la vérité ils déclarèrent qu'il fallait le conduire d'urgence à l'hôpital.

On conduisit donc Rennenkampf à la maison d'arrêt située près de la Gare Nicolas.)

Son transfert s'effectua dans une voiture fermée, gardée sévèrement, et avec beaucoup de précautions.

Sa femme ne sut pas qu'on l'avait retiré de la forteresse. Les membres de la Commission n'avaient pas jugé utile d'en informer la principale intéressée....

BP

### A la Maison d'Arrêt

La maison d'arrêt où l'on avait conduit le Général de Rennenkampf était une grande propriété, très bien située, dans laquelle il put jouir d'un meilleur traitement.

Il était permis de se promener dans le parc immense de cette maison. De plus la nourriture était excellente. Rennenkampf faisait son menu. Il y avait peu de monde quand il y vint. Bientôt il fut seul avec un marin à demi-fou. Cela était lugubre. Il écrivait à sa femme:

" Il est resté ici seulement un marin, mais il est à moitié fou. Il parle désagréablement. Ainsi le séjour ici devient une détention solitaire, avec cette différence qu'on peut se promener..."

Il travaillait.

On avait mis à sa disposition tout ce qu'il avait demandé. Tout d'abord la chambre qu'il occupait était grande et belle. Il possédait également un bureau sur lequel il passait tout son temps. De plus le commandant de cette maison d'arrêt, était un ancien subordonné du Général. Il ne pouvait mieux tomber. Les soins qu'on lui administra furent donc des meilleurs, Mais Rennenkampf avait trop souffert pour qu'il put se remettre aussi rapidement.

Le commandant, plein d'égards pour Rennenkampf, lui permettait de faire tout ce qu'il voulait: "Je vous laisse toutes les libertés -lui avait-il dit- sauf celle de vous enfuir."

Madame de Rennenkampf lui envoya aussitôt qu'elle apprit son transfert, et les libertés dont il était gratifiées, un gros sac de journaux. Toute une année de journaux.

BP

C'est Rennenkampf qui les avait demandés. Depuis près d'une année il était sans aucune nouvelle. Dans sa prison il ne percevait rien. Au parloir avec sa femme il ne pouvait rien demander concernant la situation. Il avait donc vécu pendant neuf mois comme une bête dans le noir, et rien n'avait éclairé sa vie, si ce n'avait été parfois le sourire de sa femme.

Des événements il ne savait rien. Il voulut tout connaître. Dès qu'il reçut les innombrables feuilles il se mit à les dépouiller avec une hâte fébrile. Quatre jours durant il ne dormit pas. Jour et nuit il lisait, notait, apprenait. Enfin n'en pouvant plus, car il ne faut pas oublier qu'il était malade, il se reposa.

Sa femme qui était venu le voir pendant qu'il travaillait était inquiète de le voir se surmener à ce point: " Je ne sens pas la fatigue", lui répondait-il. Comment lui aurait-il dit qu'il souffrait ou bien qu'il était fatigué? Aussitôt les beaux yeux se seraient assombrés, auraient grondé quelque peu... Il aurait entendu sa femme lui dire de s'arrêter, mais il pensait surtout, qu'elle ne viendrait plus afin de ne pas le fatiguer. A 63 ans il jouait au jeune homme, mentait effrontément comme un enfant. <sup>Pourtant</sup> Il sentait bien qu'il souffrait, mais pour rien au monde il ne l'aurait dit.

Il recevait beaucoup de visites. Des heures entières il parlait, s'inquiétait de la politique, des mouvements, des progrès des Bolchevicks. Tous ses amis venaient le voir. Ses parents aussi étaient assidus. Plus libre, il s'enquérail des travaux de la Commission et donnait des conseils pour la forcer à activer sa tâche. Sa correspondance à cette époque est importante. Avec les jours il n'a pas tardé à redevenir l'homme

BP

qu'il avait toujours été. Les journaux russes ne lui apprenant plus rien il réclame des journaux français. C'est à son neveu, celui qu'il désignera plus tard comme <sup>son</sup> exécuteur testamentaire, Vladimir de Rennenkampf qu'il demande de lui procurer des nouvelles. C'est lui qu'il envoie à la Commission. "Je viens de lire dans les journaux - écrit-il à sa femme - que mon affaire va être suspendue, cela veut dire qu'elle va durer indéfiniment." Aussitôt Vladimir de Rennenkampf va voir Koreniev, proteste, demande énergiquement où en est l'affaire, remue ces hommes.

C'est aussi à son frère Jacques qu'il s'adresse. Les journaux russes ayant parlé de l'internement de Rennenkampf dans la maison d'arrêt, le Général déclare "C'est stupide d'avoir encore écrit dans les journaux la cause de ma détention ici." Après avoir vu Koreniev <sup>Jacob</sup> Jacob lui rapporte les paroles de ce membre de la Commission: "Il dit que c'est une erreur des journaux, que pour cette raison sont inculpés Gremn, Vojievsky, Sergheev et Bougolavski (on ne peut trouver le dernier), et que contre moi il n'y a que l'accusation de laisser-faire et de tolérance et que d'après toute l'enquête on voit que personne ne me soumettait de rapports relatifs à ces déprédations."

X — Ainsi la Commission commençait à définir les raisons pour lesquelles elle retenait Rennenkampf prisonnier.

Dès qu'il apprend cela Rennenkampf écrit à sa femme à Taganrog: "Je t'ai déjà demandé de m'envoyer le livre des Ordres du Jour de la 1ère Armée. Comme largeur c'est la même que celle de cette feuille (le papier sur lequel il écrit), mais la longueur est un peu plus courte, l'épaisseur est à peu près de 4cm,5,

BP

Il est relié en toile gris-bleue. Il me semble que cette fois on va m'imputer les déprédations de Grenn et de Vojievsky, alors ce livre me sera très utile.... Voilà pourquoi il me faut le livre des Ordres de l'Armée, J'AI LA TROIS ORDRES TEMOIGNANT QUE JE LUTTAIS CONTRE CELA."

Ainsi Rennenkampf après avoir été retiré du front a demandé qu'on lui fasse justice. Ceci lui a été refusé. Il a demandé sa retraite uniquement pour que justice lui fut faite, pour que les bruits de trahison que l'Etat-Major Général n'empêchait pas de propager soient arrêtés, Après avoir glorieusement servi son pays pendant plus de 45 années, après avoir payé de sa personne dans trois guerres, après avoir dressé des armées, étouffé une révolution, la récompense que ses compatriotes lui accordent c'est le qualificatif de traître. C'est à cause de cela qu'il a demandé justice, et il souffre d'avoir voulu la vérité.

On ne l'accuse plus que de "laisser-faire" au sujet des déprédations de ses subordonnés. Misère!.. La Russie est à l'agonie, ses meilleurs enfants sont couchés sur les champs de bataille de Prusse Orientale, de Galicie et de Pologne, les généraux de valeur sont prisonniers ou morts, l'armée déserte, on engage des pourparlers de paix, la misère est à son comble, il est impossible, même avec beaucoup d'argent de se procurer du charbon, du pain, de quoi vivre, et, à cette époque, au milieu de cette tourmente, à l'heure où l'on a besoin de bras, de coeurs vaillants, d'hommes de courage, des Commissions s'amusent, pataugent, s'embrouillent, cherchent des raisons. En deux ans elle a fini par trouver le 22 novembre 1917 que Rennenkampf pouvait

B/P

à la rigueur, faite d'autres accusations possibles à lui lancer, être inculpé de tolérer les déprédations de ses lieutenants!....

Alors il n'y tient plus. Il demande à être mis en liberté sous caution. Presque tout de suite on le lui accorde. Il est vrai qu'il a fallu que Madame de Rennenkampf, son frère Jacques et son neveu Vladimir allassent voir Mouravioff et Koreniev. Tout d'abord Koreniev les a persuadé d'attendre quelques jours, sous prétexte "que les dispositions d'esprit à Pétrograd n'étaient pas bonnes". Pouvait-il en être autrement à la fin de cette année 1917 où tout était bouleversé??? Puis on a consenti. La Commission qui retenait prisonnier Rennenkampf, illégalement peut-on dire, puisque l'on avait profité du stratagème de Kerenski, qui travaillait depuis près de deux ans à l'éclaircissement de cette affaire, cette commission n'exigea que 20.000 roubles de caution!... Quelle ironie! A ce moment il fallait bien 200 roubles pour faire un petit trajet en fiacre à travers Petrograd. Qu'était-ce donc que 20000 roubles?

N'était-ce pas la preuve que l'on n'avait rien trouvé contre Rennenkampf au cours de l'enquête? N'était-ce pas la preuve qu'il était innocent? Mais alors pourquoi la Commission ne le proclamait-elle pas?

La caution fut versée. Rennenkampf s'engageait en la versant à ne pas quitter la Russie, auquel cas les 20.000 roubles reviendraient au gouvernement!...

C'était délicieux de stupidité.

Vladimir de Rennenkampf versa les 20.000 roubles. Il y avait deux mois et demi environ que le Général se trouvait à la maison d'arrêt. Mais il n'était pas encore sorti. Il fallait pour cela un coup de théâtre.

BP

Rennenkampf devait rester encore quelques jours prisonnier. Madame de Rennenkampf attendait chez elle patiemment l'heure de délivrance de son mari. Soudain la sonnerie du téléphone retentit. C'était Koreniev. Il parlait fébrilement, se hâtant. Il dit le danger, les Bolchevicks proches, etc... Il fallait venir de suite chercher l'ordre de mise en liberté du Général. Après il serait trop tard. Madame de Rennenkampf n'attendit pas la fin de la conversation, elle raccrocha, s'habilla vivement, sortit, héla une voiture et se fit conduire chez Koreniev. A l'arrivée de la femme du Général, en la voyant dans l'encadrement de la porte, il respira. Il avait eu peur. "Je croyais que c'était déjà les Bolchevicks venus pour m'arrêter" dit-il. Il délivra le papier nécessaire et ne fit plus attention à sa visibeuse, tout occupé qu'il était à préparer ses malles. Au reste Madamede Rennenkampf ne demandait pas autre chose. A peine avait-elle arraché des mains de Koreniev le fameux papier, qu'elle se précipita à la maison d'arrêt. Elle s'en fut droit au bureau du Commandant, exhiba la pièce, et demanda son mari. Le commandant déclara en s'excusant qu'il devait auparavant téléphoner à Mouravioff afin de savoir à quoi s'en tenir sur la légalité du permis. Madame de Rennenkampf s'impatientait. Quand ce fut fini il conduisit la Générale chez son mari et annonça à celui-ci qu'il était libre.

Rennenkampf présenta à ce moment sa femme à l'officier, lui dit quelques mots et termina en le remerciant pour "les égards humains" qu'il avait montrés envers lui.

La nuit tombait. Le Général et sa femme sortirent. Un fiacre les attendait. Toujours prudente, Madame de Rennenkampf ordonna au cocher de faire de nombreux

PP

détours à travers Petrograd, et cela le plus vite possible. On craignait d'être suivi. A un moment donné le fiacre s'arrêta. On était arrivé au but. Tout était préparé chez cette parente où Rennenkampf passa trois jours. Pas un domestique n'apprit qui était caché dans une des chambres de la maison. Un vieil oncle malade avait-on dit, et nul ne s'était soucié de voir le visage de l'homme.

Sa femme lui avait apporté un costume civil, car il était toujours habillé de son uniforme de général. Il se changea.

Le plus difficile était de réaliser la seconde partie de cette fuite audacieuse. Il s'agissait de gagner Taganrog, ville située au sud de la Russie, sur les bords de la mer d'Azov.

Avant tout il fallait se procurer des billets de chemin de fer. Trois jours durant, la pauvre femme n'en put obtenir. Trois jours elle resta là derrière ces gens qui attendaient eux aussi qu'on veuille bien les servir. Ils étaient une foule dans laquelle Madame de Rennenkampf était perdue.

Le troisième jour, le danger s'aggravant, elle n'y tint plus. Elle avait dit à sa soeur habitant Taganrog de lui télégraphier que ses enfants étaient malades de la scarlatine. Nantie du télégramme elle s'approcha du soldat qui était de faction au guichet et lui montra le télégramme. Elle chercha à l'attendrir en lui faisant entrevoir que ses enfants mourraient si elle n'allait pas les secourir. Elle lui dit qu'elle était avec sa mère, qu'il lui fallait deux billets pour Taganrog. Ce brave soldat au nom inconnu sauva pour le moment du moins la vie de Rennenkampf. Tout de suite il fit

BP

délivrer deux billets à Madame de Rennenkampf.

Heureuse elle alla chercher son mari. Elle lui avait apporté un passeport grec, qu'elle avait obtenu à Taganrog du Prêtre de l'Eglise grecque. Ce passeport avait appartenu à un grec, mort depuis. On fit les préparatifs. Deux valises, un sac de journaux dont Rennenkampf avait besoin, et le grand étui contenant le Sabre d'Honneur en or avec brillants qu'on lui avait donné en 1906.

Un fiacre les conduisit à la gare Nicolas où ils montèrent dans le train qui devait les conduire à la dernière station de la vie de Rennenkampf, à Taganrog.

Rennenkampf en partant se montra joyeux, il se sentait vivre. Il se vit libre, rêva, fit des projets, escompta sur l'avenir.... Le malheureux ne voyait pas que son clavaire commençait déjà...

Dès qu'il fut monté dans le wagon, sa femme qui avait fait souvent le voyage lui dit de placer l'étui dans la couchette, de se coucher dessus et de ne pas bouger. Durant tout le voyage elle le veilla comme on veille un enfant. Pour lui faire traverser Petrograd après l'avoir habillé en civil, elle lui entoura le visage d'un large bandage blanc, comme s'il souffrait d'une fluxion. Cela permettait de cacher les fameuses moustaches, grâce auxquelles on aurait reconnu de suite le Général.

Elle restait assise, très calme, s'attendant à tout, mais ne craignant rien. Elle avait caché dans son bas, le revolver d'ordonnance de Rennenkampf. C'était lourd. Elle avait noué l'armé contre sa jambe avec une ficelle.

A côté d'elle se trouvait un monsieur très jeune

BP

mais qui n'avait pas l'air rassuré. Chaque fois que l'on ouvrait la porte du compartiment cet homme changeait de couleur. Madame de Rennenkampf s'en aperçut. Elle se dit immédiatement que l'inconnu devait être un officier qui fuyait lui aussi. Elle l'interpella.

- Excusez-moi Monsieur, vous êtes officier je crois?

A ces mots l'homme redoubla de crainte, mais après avoir regardé son interlocutrice, il répondit:

- Je vous dirai la vérité. Vous m'inspirez confiance. Oui je suis officier.

- Avez-vous sur vous quelque objet défendu? Si oui donnez-le moi. Je suis femme il y a moins de danger que l'on me fouille et puis comme je cache déjà quelque chose...

L'homme alors donna son revolver et ses épaulettes. Madame de Rennenkampf les cacha.

Le trajet dura 4 jours. Pendant ce temps ce fut des alternatives de confiance et de peur. Pourtant après Karkhov, ville située sur le Territoire des Cosaques du Don, où les Bolchevicks n'étaient pas encore venus, on respira tout à fait.

Dans tout le train les conversations se firent à haute voix. On échangea des confidences. Tout le monde se croyait sauvé. Il y avait des rires, des exclamations, c'en était fini de ces souffrances...

Justement à Karkhov, Madame de Rennenkampf s'approcha de son mari et lui annonça qu'il pouvait descendre.

Depuis le départ il était sur sa couchette, sans pouvoir faire un mouvement. Ses membres étaient engourdis. Lui aussi avait couru mille dangers. Lorsque des hommes venaient pour fouiller, sa femme leur déclarait qu'il s'agissait d'un pauvre vieillard, à moitié mort. Les hommes passaient, on en avait été quitte pour la peur.

B.P.

Rennenkampf prit pied sur le sol du wagon, fit quelques pas, détendit ses jambes, ses bras, se remua,

A ce moment l'officier qui devait bientôt descendre demanda ses épaulettes et son revolver. Il reçut le tout des mains de la femme du Général et remercia.

- Je voudrais savoir à qui je dois être reconnaissant demanda-t-il?

- Je m'appelle Rennenkampf, *répondit la femme du général*  
A ce nom l'officier sursauta.

- Ce n'est que la Révolution qui m'a mis dans cette situation d'être aussi sans façon avec vous et de vous donner mon revolver pour que vous le cachiez dans vos bas.

Puis il salua Rennenkampf, qui le questionna longuement sur la guerre, son passé, ses services, etc...

Un peu plus loin il descendit.

o

o o

Le train poursuivait sa route. On approchait. Un peu avant l'arrivée, Rennenkampf regarda sa femme et de tout son coeur, lentement il lui murmura :

- Tu m'as sauvé la vie, Véra!.. Je sens à présent combien tu m'aimes...

o

o o

Le train siffla. On prépara les bagages. On pencha la tête par la portière du wagon. La ville se dessinait parfaitement. Encore quelques minutes et à'on arriverait. Encore quelques instants et le cauchemar serait fini

BP

On allait vivre, vivre.... Le train s'arrêta.

Taganrog.

On descendit, il faisait froid, le temps était gris, triste, en un instant tous les espoirs s'envolèrent Avec lui le temps avait mis la tristesse dans l'âme des deux voyageurs.... Et c'est avec au cœur je ne sais quoi d'amer et de pénible, que l'on prit le chemin de la maison....

Я, мученица, влюбленная, ввела в жизнь  
главного героя-французского романа  
по прочтении которого в этих  
страницах удовлетворился надмен-  
ный мой размышлений и догмы  
материальности героя-французского романа  
и имя моему Жану Савану.  
Асимов 20 октября 1933.

Вера Николаевна Эдлер-французский  
Романович

Madame de Rennenkampf s'en fut un jour auprès de cette Commission afin de savoir où en était l'affaire de son mari.

Rennenkampf l'en avait priée.

- Va voir, lui avait-il dit, ce qu'ils font à cette Commission. Leur lenteur ne peut s'expliquer. C'est une raison qui s'ajoute aux autres afin de ne pas me laisser sortir d'ici.

o  
o o

Le Colonel KORENIEF, un des membres de la Commission reçut Madame de Rennenkampf. De suite elle prit la parole:

- "Pourquoi ne menez-vous pas l'affaire plus vite? Si vous terminiez rapidement, mon mari serait remis en liberté. D'autant plus qu'un jour ou l'autre vous aurez la Révolution et que vous devez vider dès maintenant les cellules afin qu'elles soient prêtes à vous recevoir quand le temps viendra. Vous ne voyez donc pas ce qui se passe autour de vous? Votre Commission, on dirait qu'elle cherche une raison pour accuser mon mari. Ce n'est qu'en Russie que de telles commissions peuvent exister. Dans tout autre pays le Général pour sa retraite où il sauva son armée aurait reçu une récompense.

"Je ne vous parle pas de ces choses parce que c'est mon mari, non, mais parce que c'est le Général de Rennenkampf. Je lui rends ce qui lui est dû.

"La colonie française à Petrograd a envoyé à Rennenkampf alors qu'il était à la disposition du

BP

Ministre de la Guerre, une députation avec ses remerciements, et elle voulait même lui offrir en témoignage de reconnaissance un sabre d'Honneur."

Koreniev souriait...

Madame de Rennenkampf le regarda et reprit:

- "Ce n'est qu'en Russie qu'on ne comprend pas les choses. Vous aussi n'y comprenez rien. Ce n'est que l'Histoire qui appréciera et estimera Rennenkampf."

Les autres étaient là, stupides...

Elle continua, les apostrophant:

- "Questionnez-moi, je saurai peut-être vous répondre. Je pourrai peut-être vous aider..."

Koreniev commença à lui poser une série de questions idiotes:

- Est-ce que Rennenkampf a rapporté des objets, des chevaux d'Allemagne?

- Rien. Non seulement il n'a pas rapporté de chevaux, mais il y a laissé les siens.

- Est-il vrai que Rennenkampf a pillé les écuries de Trokhen pour donner les bêtes aux officiers?

- Si mon mari a fait ceci, et qu'il a donné aux officiers restés sans chevaux les bêtes des écuries de Trokhen, c'est qu'il a agi selon les lois naturelles de la Guerre en les prenant comme trophée; et faisant ainsi il n'a agi que dans l'intérêt de sa patrie.

*BP*

Elle ne pouvait voir son mari qu'une fois par semaine.

C'était le régime des femmes des prisonniers. Madame de Rennenkampf eut beau se récrier que le Général -selon les dires de Kerenski- n'était pas prisonnier, on lui fit entrevoir quelle jalousie se déclarerait dès que l'on apprendrait qu'il lui était loisible de voir son mari plus souvent.

Ici elle dût se résigner.

Le jour de la visite arrivant, Madame de Rennenkampf se préparait et se rendait à la forteresse.

L'entrevue se déroulait sous l'oeil d'un gardien quelconque, et les phrases échangées ne pouvaient qu'être banales, sous peine de se voir interdire l'entrée de la salle d'attente.

Durant les dix minutes réglementaires accordées pour l'entrevue, cette femme restait stoïque. Elle refoulait en elle son chagrin. La porte franchie, sa douleur éclatait, les larmes fécondes coulaient de ses beaux yeux.

Un jour le soldat qui l'accompagnait, touché de son chagrin lui demandat la raison de ses larmes.

- Ne savez-vous pas que les Allemands sont vainqueurs répond Madame de Rennenkampf, qu'ils entreront peut-être

*BP*

pensez-vous tromper en faisant croire que vous êtes satisfaite de la Révolution, quand nos maris souffrent à tel point qu'ils sont enfermés dans cette forteresse? Vous devez enlever ce ruban!

Madame Makaroff s'exécuta.

Les soldats présents, écoutaient cette scène

*BP*

à Petrograd, et alors dans la tourmente, que deviendra mon mari?

- Rassurez-vous, ne vous inquiétez pas. Si les Allemands viennent, nous le ferons sortir le premier votre général...

o

o o

Une autre fois, dans la même salle d'attente, une foule de soldats revenus du front se pressait, parlant fort, et faisant bien du bruit.

Madame de Rennenkampf qui venait - c'était son jour - voir son mari, aperçut dans la pièce Madame Makaroff, femme de l'ancien Ministre de la Justice.

Cette femme portait, comme bien des gens à Petrograd, un énorme ruban rouge sur la poitrine. C'était une mesure de précaution pour échapper au danger. Un peu comme les certificats de civisme qui étaient délivrés au temps de la Révolution Française.

Quand Madame de Rennenkampf vit Madame Makaroff avec cet énorme ruban, elle resta saisie.

Elle s'approcha d'elle, et lui dit:

- Excusez-moi Madame Makaroff. Je ne puis pas ne pas vous le dire. Je suis outrée et révoltée de vous voir porter ce ruban. Comment avez-vous pu le mettre ce ruban qui est la joie de la révolution? Et qui pensez-vous tromper en faisant croire que vous êtes satisfaite de la Révolution, quand nos maris souffrent à tel point qu'ils sont enfermés dans cette forteresse? Vous devez enlever ce ruban!

Madame Makaroff s'exécuta.

Les soldats présents, écoutaient cette scène

BP

bouche-bée.

Quand la femme du général eut fini, on les entendit murmurer de l'un à l'autre :

- Ce que la dame vient de dire, est juste!

La scène s'était passée debout. Et pour cause? Les soldats seuls étaient assis.

Aussitôt après qu'elle eut fini de prononcer ses derniers mots, un soldat se leva, et vint offrir une chaise à Madame de Remenkampf.

- Voyez -poursuivit-elle à Madame Makaroff- combien ils aiment la vérité. Ils le prouvent...

o  
o o

Un autre événement mérite d'être rapporté.

A une certaine époque, les marins de Cronstadt projetèrent de prendre la forteresse de Pierre et Paul. Les seigneurs qui y étaient enfermés, disaient-ils, étaient des bouches inutiles. Il fallait les mettre à mort.

Aux premiers bruits, la femme du Général accourt. On lui refuse l'entrée. Mais à force de patience et de ténacité, la noble femme parvient à se faire ouvrir la porte de l'enceinte.

Il se trouvait là une femme, Madame Troussievitch, épouse d'un sénateur, également prisonnier.

Kerenski avait donné des ordres, afin d'organiser la défense. Des mitrailleuses placées par ses ordres, commencèrent à tirer.

Aux premiers bruits, qui annonçaient la lutte entre les marins et les gardiens de la forteresse, Madame

BP

Troussievitch salua Madame de Rennenkampf et s'en alla.

Pourtant le danger n'était pas écarté, loin de là! Madame de Rennenkampf déclara donc qu'elle resterait voulant tout au moins prendre le corps de son mari, s'il venait à mourir au cas où les marins seraient vainqueurs...

Calme, elle attendait, les mitrailleuses jetaient autour d'elle leurs crépitements sinistres.

Les soldats étonnés de voir cette femme, partager leur vie depuis des heures, et manifester un si grand courage, lui dirent:

- Tu dois avoir faim depuis si longtemps que tu es ici, viens dans notre réfectoire, nous allons te donner du pain et du lait.

Madame de Rennenkampf accepta de grand coeur et suivit les soldats. Elle se réconforta, puis sortit et reprit sa place.

Vers le soir, longtemps après cette scène, les hommes s'approchèrent de nouveau d'elle et lui expliquèrent qu'elle devait partir:

- Tout est calme pour le moment. Il n'y aura rien cette nuit. Il vaut mieux que tu partes.

Pendant ce temps, entendant le bruit des balles frappant les murs de la prison, Madame Soukhomlinoff piquait une crise d'hystérie.....

BP

o  
o c

On avait installé Rennenkampf dans une vaste pièce. où l'on avait placé un divan qui servit de couche à Rennenkampf pendant les 29 jours qu'il devait rester prisonnier, une table et une chaise où le Général pouvait s'asseoir et travailler, et plus loin, au fond de la pièce un grand bureau où se tenaient habituellement les Commissaires Bolchevicks. Une salle de bains était mise à sa disposition.

Tout de suite on le questionna.

A un moment donné le Général demanda:

- "Pourquoi m'avez-vous arrêté?"

- "A cause de la Révolution de 1905. Nous avons fait procéder à une enquête en Sibérie. Nous verrons si vous avez été juste ou injuste."

Rennenkampf raconta ce qu'il fit à cette époque, comment il avait réprimé cette révolution, etc:..

Les commissaires répondirent qu'ils vérifieraient.

Au reste leur première intention n'était pas de tuer Rennenkampf. S'ils avaient voulu le mettre à mort, ils l'auraient fait de suite, dès qu'ils l'avaient pris. S'ils parlaient de la Révolution de Sibérie de 1905, ce n'était que pour gagner du temps, l'intimider peut-être, et le gagner à leur cause. Eux-mêmes dans leur for intérieur savaient bien qu'ils ne pouvaient rien reprocher à Rennenkampf au sujet de sa conduite pendant la répression de la révolte.

Kannounikov, le Commissaire, poursuivait:

- "Vous êtes un bon stratège et un bon général."

- "Vous croyez! Non je ne pense pas," répondait ironiquement Rennenkampf. Le Tzar, la Cour, le Gouvernement ne me trouvaient pas ainsi, puisqu'ils m'ont ~~arrêté~~ <sup>comblé</sup> retiré du front <sup>tel</sup> "BP"

- "Nous savons pourquoi cela s'est passé ainsi. Dans

BP

votre ancien gouvernement il n'y avait que des intrigues."

Rennenkampf ne répondit pas. Kannounikov continua:

- "Voulez-vous prendre le Commandement en Chef de nos troupes? Les Allemands approchent... Nous avons besoin d'un bon général... Vous êtes le seul homme qui convienne à la situation..."

A ces mots Rennenkampf se cabre:

- "J'aurais bien voulu, et avec plaisir battre les Allemands. *Qu'ils nous aient en face et nous les vaincrons*. Ce sont nos ennemis. Mais je considère comme une trahison d'entrer à votre service."

Kannounikov sent qu'il a devant lui une force qu'il ne fera pas facilement plier. Il essaie des menaces:

- "Ou bien vous prendrez notre Commandement, ou bien vous serez fusillé."

- "Votre affaire à vous est de me fusiller, mais la mienne est de vous refuser."

Et sur ces mots, le Général de Rennenkampf alluma un cigare.

Les Bolchevicks admiraient ce sang-froid.

o

o o

Le traitement du Général était des meilleurs. A l'encontre des autres prisonniers enfermés dans la prison de Taganrog, sa position de prisonnier de l'Etat-Major lui assurait un certain confort, pour ne pas dire bien-être. La nourriture qu'on lui servait était excellente. C'était simplement le repas des soldats qu'il partageait, mais quel repas! Chaque jour de la volaille, d'excellentes viandes, le tout volé à droite et à gauche par les Bolchevicks.

Les soldats qui avaient appris que le Général

BP

arrêté était ce Rennenkampf dont on leur avait si souvent parlé, dont leurs camarades leur avaient dit tant de bien, dont les exploits chantaient encore à leurs oreilles, s'étaient mis à le soigner avec dévouement et à l'aimer comme tous ceux qui avaient approché Rennenkampf l'avaient aimé.

Lorsque les commissaires quittaient la chambre où était logé le Général, ils quittaient leurs postes et venaient auprès de lui. Ils entraient en silence, venaient se placer <sup>à ses côtés</sup> autour de lui, <sup>en cercle</sup> faisant un demi-cercle et le questionnaient. Ces braves soldats voulurent tout d'abord savoir ce que c'était au juste cette révolution qu'ils vivaient, d'où elle provenait, où elle menait, etc... Ces pauvres ignorants avaient été menés comme un troupeau. A présent ils se demandaient ce que signifiait la révolution.

Ils le questionnaient aussi sur ses guerres, les batailles auxquelles il avait pris part, la Guerre des Boxeurs, la Guerre Russo-Japonaise, la Grande Guerre, ils lui parlaient de sa vie.

Inlassable, Rennenkampf parlait. A ces êtres simples il disait tous ses souvenirs. Les autres écoutaient religieusement, s'extasiaient parfois, leurs yeux brillaient de fierté quand le Général leur disaient les exploits de leurs camarades qu'il avait eu sous ses ordres.

Rennenkampf avait toujours aimé ses soldats. Il avait aimé le soldat en général, parce qu'il savait qu'il était faible et qu'il avait besoin de protection. Toute sa vie il porta son attention sur eux, à tous les postes qu'il occupé, sans cesse, c'est au "soldat gris" qu'il s'intéresse...

Chaque jour ils revenaient auprès de cet étonnant

BP

général, le regardant avec envie, heureux de l'avoir parmi eux. Ils ne voulaient pas le laisser dormir.

Les plus <sup>âgés</sup> d'entre eux disaient:

- "Le Général n'est plus jeune. Il a besoin de repos. Allons nous en."

Tous ~~les~~ <sup>leurs</sup> moments ~~qu'ils avaient~~ <sup>de liberté</sup> libres, ils les passaient auprès de lui. Parfois Madame de Rennenkampf venait voir son mari. Alors ils se levaient en maugréant, C'était du temps perdu pour eux, grognaient-ils, et tout en respectant profondément la femme de leur général ils la jalouaient un peu...

o  
o o

Kannounikov avait de nouveau interrogé Rennenkampf. Il lui avait fait les mêmes propositions. Rennenkampf était resté inébranlable.

On essaya d'un autre moyen.

On guetta l'arrivée de Madame de Rennenkampf qui venait comme chaque jour voir le Général. A peine avait-elle franchi la porte qu'on la pria de se présenter à Kannounikov.

Ce commissaire espérait gagner la femme pour avoir ensuite le mari: *Après un subit silence, elle se pencha et lui déclara:*

- "Votre mari refuse de prendre notre commandement. Nous l'avons averti que s'il persiste dans son refus, il sera fusillé. Nous voulons pouvoir compter sur vous pour l'amener à notre cause. Si vous réussissez, toute votre fortune, tous vos biens, tout ce que vous avez perdu, vous le retrouverez. Nous vous ferons une vie splendide..."

BSP

Très calme, Madame de Rennenkampf lui répondit:  
- "De toutes façons je perds mon mari. Si vous le fusillez il périra avec honneur. S'il accepte vos propositions je le perdrai aussi car je le renierai."

Laissant là les commissaires pétrifiés elle sortit et se dirigea vers la chambre de Rennenkampf.

Après quelques mots elle lui raconta la scène qui venait d'avoir lieu entre les commissaires et elle.

- "Ma femme ne pouvait pas répondre autrement, déclara sentencieusement le Général de Rennenkampf." *BP*

o  
o o

Madame de Rennenkampf résolut avec quelques officiers d'attaquer l'Etat-Major, Tous avaient des armes. On comptait que les troupes se joindraient au mouvement. Il est certain qu'elles seraient venues aider les braves attaquants. Mais on pouvait agir sans prévenir Rennenkampf.

Quand sa femme l'eut mis au courant de ce qu'elle avait entrepris, il la remercia, mais il refusa. - "Ce sont des enfants. Je les remercie de leur courage, mais ils sont trop jeunes. Ils n'ont pas d'expérience et ne sauront pas se retourner si la situation devenait difficile. Ils s'exposeront à la mort en t'exposant aussi."

C'étaient de tous jeunes officiers en effet. Qui sait? Peut-être auraient-ils mené à bien leur tâche? Où sont-ils maintenant ces êtres qui offraient leur dévouement aussi tranquillement? Ils n'avaient même pas dit leurs noms...

Puis ce fut un étudiant nommé Gottlober, passé aux révolutionnaires par conviction, mais qui devint bien vite las des boucheries <sup>dont il était conscient</sup> qu'il voyait chaque jour. Il s'était fait <sup>de la rue de la</sup> une idée plus noble que la <sup>elle offrait</sup> réalité. Il résolut de s'enfuir.

Auparavant il vint trouver Madame de Rennenkampf chez elle. Il lui fit part de ses projets. En partant il pouvait faire fuir avec lui le Général, mais ce dernier refusait. C'était lui, Gottlober, qui était chargé de la surveillance du prisonnier pendant la promenade qu'il faisait chaque jour. Une fois même comme Rennenkampf avait désiré communier, il l'avait emmené à l'église. C'est pendant le trajet qu'il lui avait suggéré son idée. Rennenkampf avait

BP

encore remercié, et refusé.

Madame de Rennenkampf vint voir le Général.  
Comme de juste, il refusa.

" - C'est un juif, Vera... Tu ne connais pas cette race. Je partirai avec lui, et à peine aurai-je le dos tourné qu'on me tirera dans le dos."

Quand le jeune homme demanda à la femme du Général s'il avait accepté, elle lui déclara tout d'abord qu'elle n'avait pas d'argent pour aider la fuite.

" - De l'argent, avait répondu Gottlober, mais il y a des millions à l'Etat-Major. Nous sommes gorgés de richesses à ne savoir qu'en faire. C'est de l'argent volé, c'est entendu, mais n'ayez pas de scrupules, puisque l'on vous a volé aussi et qu'il se trouve une partie de vos biens dans les sacs d'or de l'Etat-Major."

Madame de Rennenkampf ne voulut pas lui dire ce que son mari lui avait dit quant à la crainte qu'il avait des juifs. Elle alléguait diverses raisons. Et l'autre, comme il l'avait annoncé, s'en fut.

o  
o o

Surtout il ne voulait pas s'enfuir. Malgré les insistances de ceux qui l'entouraient il repoussa leurs propositions. De toute son âme il aimait sa patrie. Il lui avait tout donné. Toute sa vie il l'avait passée sous ses drapeaux. Il avait travaillé pour elle. Sa patrie était son pain quotidien.

" - Et où irai-je, demandait-il quand on voulait l'emmener." *BP*

Il aimait son pays au-dessus de tout. Aucun des siens, aucun des êtres qu'il aimait ne passait avant la Russie.

Il aurait pu fuir.

Mais semblable à Danton qui disait à ses amis: " On n'emporte pas sa patrie à la semelle de ses souliers.", imitant cet autre grand patriote, le sauveur de la France, Rennenkampf avait déclaré: - " Je ne peux pas vivre sans la Russie".

o  
o o

A l'Etat-Major les Bolchevicks continuaient à "travailler" le Général.

Kannounikov était revenu une seconde fois à la charge. Il fit miroiter aux yeux de Rennenkampf la situation qu'il obtiendrait en prenant leur commandement. Comme la première fois le souvenir de la Révolution de 1905 n'avait pas agi sur le Général, ils tentèrent de l'intimider autrement. Bien entendu ils n'y parvenaient pas.

La troisième fois, le Commissaire lui pose l'ultimatum. Ou bien il prendra le commandement en chef de l'armée rouge, ou bien il sera fusillé.

Rennenkampf ne se départit pas de son calme.

- "Je n'ai jamais été traître," répondit-il.

Il avait refusé avec indignation de fuir. Avec indignation il repoussait leurs propositions. C'était toujours le même homme. Plein de droiture et d'honneur. Devant la mort, devant les supplices qui l'attendaient il restait impassible.

Et pour qui? Pour son pays, pour ces gens qui

BP

l'avaient accusé de trahison après <sup>BAP</sup> avoir <sup>rentré en</sup> ~~un~~  
*Cui* un héros, pour ces gens qui lui avaient fait subir les  
pires humiliations, pour ces gens qui allaient le  
faire mourir.

C'était ~~un des meilleurs généraux~~ <sup>le meilleur général</sup> de Russie, et  
en pleine guerre, brusquement, sans raison, son pays  
s'était passé de ses services. Ce guerrier se trouvait  
à Pétrograd pendant que ses frères d'armes se battaient.  
Ainsi on l'avait méconnu. Toutes ses souffrances, c'  
était l'oeuvre de son pays, et prêt à mourir il lui  
criait encore son amour.

o  
o o

Un matin en se rendant à l'Etat-Major pour  
voir son mari, Madame de Rennenkampf fut très troublée  
en voyant dans la grande chambre où était logé le  
Général, deux individus à la mine affreuse. Petits,  
laid, fluets, ces deux Circassiens étaient des  
bourreaux. On les avait fait venir de Rostov, ville  
située à deux heures de route de Taganrog. Là dans  
cette salle ils parlaient de leurs exploits. Ils  
énuméraient leurs crimes. L'un citait les atrocités  
qu'il avait commises, l'autre renchérissait. Au reste  
c'était leur consigne. Les Bolchevicks espéraient  
émouvoir ainsi le Général. Mais Rennenkampf ne  
faisaient pas attention à eux.

En entendant leurs paroles, Madame de Rennenkampf  
prit peur. Son mari la rassura:

- "Ne t'inquiète pas d'eux. Ce sont des vantards."

Et il parla d'autres choses...

Comme l'heure de la visite de sa femme allait  
finir, n'y tenant plus, il lui fit cette confidence:

BAP

!! On a fait venir ces bourreaux pour moi. Quand on a ordonné aux soldats de me fusiller, ils ont répondu *BP* "Ce général nous refusons de le fusiller". Tous ont fait cette réponse. Et dans l'impossibilité de punir tous ces braves, on a fait venir des bourreaux. Et pourtant ceux-là ne me connaissent pas. Ce ne sont pas des soldats ayant servi sous mes ordres. Mais ils savent que je suis Rennenkampf et ils m'aiment. C'est pour moi une grande récompense et un grand bonheur.!!

Enfin Rennenkampf trouvait la justice. C'était parmi les humbles qu'elle lui apparaissait, parmi les meilleurs. Toute sa vie il l'avait passée à les veiller, à présent ils le lui rendaient. On le voit sa popularité n'était pas seulement en paroles. Elle existait réellement. Quand il était au sommet il avait été adoré par eux, là presque couché, à quelques heures de la mort, leur amour pour lui restait intact.

*BP*  
o  
o o  
plus que le bruit des pas qui se perdaient dans le couloir.

Il allait mourir... *BP*  
o  
o o

Le 31 mars 1918, vers 14 heures, Madame de  
Rennenkampf alla voir pour la dernière fois le  
Général. Elle était accompagnée de Monsieur Crassan  
et de sa fille Tatiana.

*à renvoyer*  
" C'est la dernière fois que je vous vois, leur  
dit-il, Ils me tueront aujourd'hui ou demain. Je veux  
vous faire mes adieux."

Il recommanda sa femme et sa fille à Monsieur  
Crassan. Il aimait bien cet homme qui lui avait été  
dévoué, et qu'il avait apprécié. Il lui remit son  
alliance, car elle était trop grande pour être passée  
au doigt de sa femme. A sa femme il remit sa bague  
portant son chiffre, les armes des Rennenkampf. Puis  
il souleva son enfant et lui donna sa croix et l'  
icône qu'il portait constamment. *Après les avoir embrassés*  
Ensuite, il les bénit.  
Il continuait à vider ses poches, quand il trouva  
cent ou deux cents roubles.

- " Ce sera le pourboire de leur travail? Je les  
garde" dit-il.

On se sépara sans une plainte. Tous sentaient  
la majesté du moment. Tous ses yeux se mêlèrent  
encore une fois, et le prisonnier n'entendit bientôt  
plus que le bruit des pas qui se perdaient dans le  
couloir.

Il allait mourir... *BP*

o  
o o

~~1/14~~ 1/14  
Le ~~1er~~ avril 1918 dès le matin Madame de Rennenkampf se rendit à l'Etat-Major.

En arrivant elle s'aperçut qu'il n'était plus là. Ce qu'elle avait ressenti la nuit était donc vrai. Elle avait emmené sa fille avec elle. Arrivé près de la prison elle lui avait dit de rester et d'attendre, puis si elle ne la voyait pas revenir de courir aussitôt prévenir leurs parents.

Tout de suite Kannounikov la reçut:

- "Où est mon mari?"

- "Nous l'avons envoyé à Moscou."

- "Alors donnez-moi un visa pour Moscou."

- "Nous ne le pouvons pas."

Madame de Rennenkampf comprit.

- "Alors vous l'avez fusillé. Donnez-moi son corps. Sous le Tzar quand on fusillait, on rendait le corps et on déclarait ce qu'on avait fait. C'est qu'alors on avait raison. Si vous vous cachez et ne voulez pas avouer c'est que vous avez tort."

- "Non nous ne l'avons pas fusillé."

- "Alors pourquoi me refuser ce visa pour Moscou?"

Kannounikov pour l'endormir lui délivra ce qu'elle demandait.

Dès qu'elle tint le papier elle reprit:

- "Sachez que vous succomberez tous? Les Allemands approchent et aussi les Blancs... Dieu vous punira. Tout comme vous avez fusillé les autres vous serez fusillés."

A la porte les soldats qui s'approchaient d'elle reçurent ces paroles:

- "Vous aussi vous serez fusillés. Les Allemands approchant... Vos chefs s'enfuirent, mais vous ils

BP

## La mort

Le matin le Commissaire Katz dont le pseudonyme était Antonov demanda où en était l'affaire Rennenkampf. Quand on lui eut appris que le Général avait refusé par trois fois les offres qui lui avaient été faites, il témoigna son mécontentement et déclara qu'il fallait le fusiller sans perdre un instant car les Allemands étaient proches.

Après avoir dit adieu aux siens Rennenkampf ne resta pas longtemps seul. On l'emmena quelques heures après.

o

o o

Dans la nuit du 31 mars au 1er avril, Madame de Rennenkampf sentit soudain, comme un grand coup au coeur. Au même instant elle entendit distinctement "Adieu Vera". Elle poussa un cri. Monsieur Crassan qui dormait dans la chambre voisine accourut.

"On vient de tuer mon mari, lui dit-elle."

Il essaya de la rassurer, la calma, puis il regarda et nota l'heure.

Il était deux heures du matin.

o

o o

Vers une heure du matin on ~~emmena~~ <sup>emmena le général</sup> en voiture de sa prison au lieu de son supplice.

Il faisait un très grand froid. Rennenkampf n'était pas couvert, et de plus il souffrait du coeur. Pendant le trajet, le froid l'ayant saisi, et son coeur faiblissant, il s'était évanoui. De lui-même et

BP

presque de suite il avait repris ses sens. Bientôt la voiture s'arrêta. Les deux bourreaux et quelques bolchevicks descendirent avec lui. On s'était arrêté près d'une ligne de chemin de fer derrière le cimetière juif.

Une foule énorme. Toute la populace est là. Hommes, femmes et enfants trépignent. Le spectacle est honteux. Il y a des enfants au maillot, des bambins, Tous ces individus débraillés sont répugnants à voir. Leur bouches lachent des jurons, et ils seraient prêts à applaudir au moindre signe. Ils sont venus là comme ils viennent chaque jour. C'est leur distraction. La populace a toujours aimé le sang. Sous les Césars elle faisait mourir dans les jeux de cirque ses plus beaux enfants. A travers les âges elle a dressé des échafauds. elle y a fait monter des rois, que la veille encore, elle adorait...

Mais aujourd'hui le spectacle est de choix, il est unique. Le supplicié ce n'est pas n'importe qui, il a joui d'une immense popularité, aujourd'hui le supplicié c'est Rennenkampf...

On l'obligea d'abord à creuser sa tombe. A l'aide d'une pelle il se fit un lit dans la terre. A bout de forces il s'arrêta. Les souffrances qu'il endure depuis si longtemps, la maladie, les privations ont achevé rapidement cet homme. Quand on retrouvera son cadavre il sera presque au ras du sol. Après avoir mesuré de l'oeil le trou qu'il vient de faire il attend. Ses forces l'ont trahi. Nous allons voir que son courage allait lui rester fidèle jusqu'à la dernière minute.

Les bourreaux lui ordonnèrent de quitter ses

BP

habits. Rennenkampf refuse alléguant qu'il y a des femmes dans la foule. A quoi les bourreaux répondent qu'il est inutile qu'il salisse ses habits de son sang. Comment les feraient-ils servir ensuite? Comme il insiste on consent à lui laisser sa chemise. C'est dans ce costume qu'il va mourir. Mais nul ne songe à rire.

Debout devant ses bourreaux, les insultant du regard, les méprisant plutôt, la tête haute, Rennenkampf est beau.

Il est beau, ainsi, bras croisés, les mains posés sur sa poitrine, au garde-à-vous, le torse bombé (ce torse qui permettra de le reconnaître au milieu de milliers de cadavres), silencieux.. La foule s'est tue... Ce cran la rend indécise... Allons bourreaux, à l'oeuvre...

*BP* On lui creva les yeux. Rennenkampf ne bougea pas... Les poignards se retirèrent des yeux et se plongèrent dans tous le corps du Général. Le sang jaillissait des poumons... Ce supplice s'éternisait.. Rennenkampf ne fait pas un mouvement. Droit, puissant il impressionne ses bourreaux dont les gestes se font plus maladroits à mesure que le sang-froid de *BP* Rennenkampf persiste.

La foule murmure; on l'entend dire:

- "Ce doit être un homme de bonne vie, un homme pur, pour qu'ils ne parviennent pas à le tuer..."

On l'acheva. Du moins on le voulut. Trois revolvers éclatent en même temps. Pas une balle ne touche Rennenkampf.

Aveugle, le sang coulant de tout son être, torturé, dans l'énervement il leur crie: *BP*

<sup>4</sup>  
- Merde! Fils de chiens!.. Vous voulez tirer sur  
un Général et vous ne savez même pas vous servir de  
vos armes...<sup>4</sup>

Trois autres coups partirent. Les trois balles  
allèrent se loger dans le pauvre corps meurtri. Une  
touche le coeur. Rennenkampf frappé à mort entr'ouvre  
les lèvres. Et dans la nuit, alors que les bourreaux  
contemplant leur oeuvre, que la foule rentre chez  
elle, dans ce calme terrible on entend ces deux mots:  
" Adieu Véra "....

В.Р.

o  
o o

Подработки о наитках и убийствах  
лицца моего, Дав. Умерана Адаманда  
Умерана из Кавказии, Павла Карловича  
Дюмерфон Ренненкампф, были мне  
переданы свидетельскими архивизами  
Болшевниками; все признаки на-  
так были найдены на этом докто-  
ром и мною при находке трупа  
при похоронении его во гроб.

Асиме 20 октября 1933г.

Втора Николаевич Дюмерфон Рен-  
ненкампф.

Le Samedi-Saint les Allemands arrivaient à Taganrog. Madame de Rennenkampf sortit de sa cachette,

Une des premières choses que firent les Allemands en arrivant fut de télégraphier à Berlin que "Rennenkampf était mort". Dans leurs bureaux ils avaient affiché la nouvelle.

Ils furent priés d'aider les Russes dans la recherche du corps du Général.

Demkevitch, le juge d'instruction envoyé dans l'arrondissement de Taganrog, présidait la "Commission pour la recherche des corps des officiers fusillés". Chaque jour Madame de Rennenkampf suivait les travaux, marchant sans cesse, se penchant sur les cadavres, découvrant des atrocités. Partout c'étaient les mêmes horreurs, On faisait un pas et l'on voyait un crime, partout des corps souillés, des squelettes, des figures broyées à coups de crosses de fusils...

Elle désespérait de retrouver son mari. Une nuit il lui apparut. "Tu me retrouveras après six semaines" lui dit-il. Demkevitch inquiet de ne plus voir la veuve du Général lui fit demander pourquoi elle ne s'intéressait plus à leurs travaux. Elle alla le voir et lui déclara qu'elle le retrouverait après six semaines.

- "Vous avez lu cela dans le marc de café, lui demanda Demkevitch."

Effectivement après six semaines, une lettre anonyme parvint à Demkevitch lui annonçant l'endroit où se trouvait le corps de Rennenkampf. Il ne jugea pas utile de prévenir sa veuve, et fit rechercher le corps. On le trouva à l'endroit indiqué. Il était parfaitement conservé. Le sang qui s'était échappé

BP

poumons avait aidé à sa conservation. On appela alors Madame de Rennenkampf pour reconnaître le corps de son mari. D'autres certifièrent qu'il s'agissait bien du corps de Rennenkampf: le lieutenant Eugène Jacovlevitch Viehrovitch, l'assistant Grégoire Ivanovitch Batchourine, etc... Procès-verbal fut dressé immédiatement et l'on procéda à l'enterrement du Général de Rennenkampf.

Le cercueil fermé après avoir placé dedans un petit morceau de ruban de Saint-Georges, on l'avait entouré d'un long ruban du même ordre et l'on avait attaché les extrémités avec une icône.

C'était un des derniers désirs de Rennenkampf. En faisant ses adieux aux siens il leur avait dit:

- S'ils me tuent je désire simplement être enterré dans le cimetière fraternel, mais que dans mon cercueil on place un morceau de ruban de Saint-Georges. *BP*